Mon Vouloir

Hermann Iline

Avant-Propos

Mon Vouloir comprend l'écoute de ce qui est au-dessus de moi (distance, horizons, proximité), les désirs (passions et volontés), leurs traductions (certitudes ou hésitations), la tonalité de celles-ci (surtout l'ironie, opposée à l'indignation et au mépris). C'est une face, intime et virtuelle, de ma personnalité que complète mon Pouvoir, délimité par l'époque, la communauté, les connaissances.

La notion de proximité s'étend sur un axe qui va de la conscience immédiate de mon soi inconnu jusqu'à l'élan ou la curiosité pour l'infini, où se perd l'énigme de la vie et même de la matière. Une Création mystérieuse se profile au bout de tout regard qui ne s'arrête pas à creuser des questions de plus en plus profondes et embarrassantes. Si mon Valoir s'étale à l'échelle verticale, le Vouloir se contente d'une noble horizontalité, à la limite de la profondeur.

La négation bruyante remplit les livres modernes, tandis que l'ironie, qui fut à l'origine de toutes les grandes littératures européennes, disparaît. Pourtant, c'est bien dans l'ironie que se rencontrent la force de mes défis et la faiblesse de leur accomplissement.

De tous les désirs, l'extase amoureuse est la plus irrésistible. Certains la réduisent à la physiologie des glandes ou à l'appel de la reproduction, d'autres – aux avantages d'un foyer social, opposé à la misère de la solitude. Le plus bel amour, serait-il la rencontre de deux solitudes, qui s'entraident, au moyen des caresses incompréhensibles ? L'amour serait la seule pulsion qui rende les

bêtes plus intelligents et les intelligents – plus bêtes, dans l'intuition ou dans la soumission.

Enfin, un noble doute ne sert pas à nous conduire vers un nouveau savoir, mais à l'humilité d'un aveu d'impuissance, de celle d'exprimer la nature de nos rêves par la parole, par l'idée ou par l'acte. Mais ce doute comporterait aussi une fierté de se sentir à l'aise aussi bien dans un réel impitoyable que dans un idéel, plein de pitié et de honte.

Hermann ILINE

Table des matières

Les Proximités

Sous la plume d'un *penseur*, ce chapitre s'intitulerait *Topologie du mystère* ou *U-topie des voix*. J'aurais pu l'appeler : *Hygiène des distances*.

La fausse proximité est celle des paysages - être au même endroit. La vraie - celle des climats, des sols, des firmaments - regarder dans une même direction. Parenté ou fraternité.

En m'éloignant de la Terre, je risque, en même temps, de m'éloigner du ciel.

Ce qu'on entrevoit derrière les choses insécables s'appelle la foi. Ne pas les vénérer nous rend robots. Ne pas en voir, c'est n'avoir que les yeux pour voir.

Dieu : grand Sourd pour les candides, grand Muet pour les délicats, grand Bavard pour les cyniques : sensible dans nos joies, intelligible dans notre esprit, palpable dans notre âme.

Ce qui rapproche devant Dieu, devrait séparer sur Terre. Ce qui rapproche dangereusement sur Terre, devrait tendre vers Dieu comme vers un lieu de rencontre, en dehors des épidermes.

Ma prise de position, si je devais me présenter devant le bon Dieu : à Sa gauche, couché. Et non pas assis à Sa droite.

La cadence de mon horloge ne peut qu'être universelle, mais je ne suis pas obligé d'être à l'heure avec mon temps. Savoir choisir ses contemporains est le privilège de tout horloger en puissance.

Les naïfs cherchent la proximité dans la même *longueur* d'ondes, les savants - dans la même *largesse* de vues, les poètes - dans la même *hauteur* du regard.

Dommage que, pour s'adresser à Dieu on ait besoin du langage de la foi. Comme, pour se tourner vers la poésie, - d'en appeler aux mots. Ou, pour montrer l'amour, - de s'abaisser jusqu'aux gestes.

Pour communiquer avec ce qui nous est proche, il y a deux moyens : le rapprocher, par un chiffonnement temporel (le plongeon) ou l'éloigner, par un déploiement spatial (la hauteur).

Les convictions sont presque l'antithèse de la liberté : elles remplissent, en nous, ce vide salutaire et indispensable, dans lequel Dieu aurait pu agir.

Les pauvres seraient les représentants de Dieu. Être représentant du peuple est plus juteux, plus voyant et moins soumis aux progrès de l'incroyance.

Un bon auteur cache ses meilleures sources : la beauté des Évangiles tient, en partie, au fait qu'on n'y trouve pas une seule allusion à la Beauté.

On peut tirer de belles *théories* des *actes* insensés du Christ. Tandis qu'on nous demande de mettre en *pratique* ses vaseuses *paroles*.

Le Christianisme moyenâgeux fut le plus fidèle au message du Maître. Les mièvreries ultérieures éteignent un fanatisme exotique et ombrageux et font jaillir une clarté pateline et insipide.

L'infini sans message effraie Pascal, mais voici l'ère de l'unique message, *message sans l'infini*, et qui glace davantage.

Face au monde, je suis une créature de Loi, de Foi ou de Soi - de l'évolution vers la lettre, de la Révélation de l'esprit, de la Révolution par le mot.

Dès qu'on est sûr de bien communiquer avec les hommes on perd tout contact avec Dieu et vice versa. Aaron et - c'est-à-dire *ou* - Moïse !

Il faut ne pratiquer des fusions ou unions qu'à titre hypothétique. Dès que l'hypothèse - un beau rêve - s'invalide, le monde hypothétique bâti par-dessus devient inaccessible, se dissout, s'annihile.

Devant Dieu nous sommes tous égaux. Malheureusement, des sots croient L'avoir croisé et alors, *derrière* Lui, règne une sordide inégalité.

Par l'éloignement, le sot perd la faculté de juger, le profond voit plus clair et le hautain retrouve le vertige.

Il ne s'agit pas de se détacher des choses, mais parmi la multitude de liens ne préserver que les plus discrets ou secrets.

On plie les genoux devant ce qui est majestueusement lointain ; ainsi naît le sacré. On joue des coudes, pour se rapprocher du profane.

L'idée du *Péché originel* est moins compréhensible que celle d'une *Grâce initiale*, qui, par l'exhortation du beau, du bien et du mot, nous éloigna des bêtes.

C'est le partage des choses inappréciables qui rapproche plus, que n'éloignent les choses, auxquelles on attribuerait des prix différents.

La foi vient à coups de défaites, que les yeux, pleins de larmes, finissent par transformer en victoires de leur faiblesse. Les yeux restés secs cultivent l'incrédulité et la force.

Les hommes vils s'unissent par les mêmes moyens, les hommes bas - par les buts communs, les grands - par la nature de leurs contraintes uniques.

Quand les regards de deux êtres s'arrêtent sur la même chose, le mieux, pour eux, serait que ce soit sur un mirage.

Le misérable néant n'est qu'un point, c'est la vie qui est un espace béant. Chacun est libre de placer son néant où il veut, cela ne change pas la métrique des proximités ni la volumétrie des doutes.

Les uns pensent, qu'il se passe plus de choses dans une tête d'homme que dans l'univers entier, d'autres pensent le contraire. Le premier est plus près d'une foi.

Si je me détourne de tout ce qui est surnaturel, je ne perdrai rien dans le vide du temps. Détourne-toi plutôt du naturel, tu trouveras, peut-être, quelque chose dans le vide de l'espace.

Le chemin de croix n'est pas droit. Tandis qu'aux yeux du sot tout chemin *avouable* et, surtout, le sien est droit.

La foi ne serait que l'émoi au seuil et le refus des murs, des fenêtres et même du toit.

Dans les châteaux forts des convictions on ne trouve que pierres et tyrans ; dans les chaumières de la foi - grains et mages.

La beauté et la cohérence des images, chez les mystiques chrétiens, dégringolent affreusement dès qu'ils les démétaphorisent et les hypostasient du côté de la Palestine.

L'éloignement peut être viscéral, contrairement au détachement, qui assèche les veines.

Dans la proximité, il faut faire jouer la gravitation, s'intéresser aux trajectoires. Dans l'éloignement, c'est le vide qui est bénéfique pour gagner en hauteur.

La proximité permet de tenir une grande promesse, l'éloignement - de l'entretenir. Fouler le sol de la Terre promise, c'est d'en rendre l'exil plus amer.

La vraie proximité - deux rives d'un même courant promettant une rencontre - près de la source, à deux doigts de l'embouchure.

Il ne faut pas trop pencher du côté de ce qu'on aime. Le bel équilibre consiste à faire évanouir ta proximité vers une hauteur, où ne trébuchent ni gestes ni mots.

Aujourd'hui, on donne à César ce qui est à Dieu - de l'admiration, et l'on donne à Dieu ce qui est à César - de la puissance.

Pour te regarder, place-toi un peu plus loin de toi-même et un peu plus près de ton prochain. Pour regarder ailleurs, il faut faire l'inverse.

Ce n'est pas le respect du sacré qui dévoile un homme de foi, mais sa capacité d'intégrer au sacré - des sacrilèges. Ce n'est jamais le taboo, le rejet du sacrilège, qui crée le sacré, il le profane.

Types de proximités, qu'on atteint, ayant ou son propre sol ou son propre ciel : intimité et sympathie, ou bien éros et pathos.

Tout dieu trouvé est une profanation pour celui qui se dévoue à un dieu recherché. *Tu es sage, si tu cherches la sagesse ; tu es fou, si tu imagines l'avoir trouvée* - le Talmud.

Le Dieu trouvé apporte la paix, le Dieu recherché – l'angoisse, le Dieu senti, introuvable, inexistant – l'enthousiasme, l'admiration, l'amour.

La distance est aussi peu absence que le silence - oubli. *Dieu ? Nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas* - Voltaire.

Que ton rythme soit : un pas de la conscience t'éloignant de l'être, un pas de l'être te rapprochant de la conscience. Les meilleurs parcours se font sur une corde raide, hors toute arène.

Je pratique la peinture des vitraux des cathédrales ; on ne sait jamais si elle est pour ou contre un bon éclairage, mais elle est toujours près d'un autel.

Ce n'est ni le cœur (Pascal) ni l'âme (les romantiques) qui sentent Dieu, mais bien l'esprit (Valéry). Ne le reconnaissent que ceux qui ont du cœur et qui s'identifient avec l'âme.

Un être te devient le plus proche, lorsque ton regard le place près de ton étoile.

Devant l'échiquier de la vie, mon Dieu est une belle combinaison à sacrifices. Le leur est, le plus souvent, - une bévue (Nietzsche).

La proximité recherchée : le lointain devenant intérieur, donc intouchable et inapte de servir d'horizon.

Il faut Le chercher par la foi et Le trouver par l'espérance (à l'inverse des plus crédules) ; chercher, par la foi, le même et trouver, par l'intellect, le différent.

Il faut beaucoup plus de superstition pour croire, que la vie résulte du hasard ou de la statistique évolutionniste que de la croire sortie tout droit d'un dessein de Dieu.

L'éloignement d'avec le saisi, la proximité d'avec l'insaisissable - c'est à ce prix qu'on module la continuité du vol par la discrétion de la flèche immobile.

L'espérance : sans te débarrasser de tout le ballast de la raison, te sentir les ailes, qui te détachent de la terre.
L'espérance : fermer les yeux et se faire regard, ne rien attendre de personne et se faire attente, s'abaisser jusqu'à terre, pour se faire hauteur.

La liberté est cette bénie imperfection, qui fait pressentir la grâce parfaite, sans en être une.

Je ne veux pas dévoiler les choses destinées à rester près de mon âme ; l'envie de les connaître annonce la séparation.

Être à l'écoute de ce monde, vivre avec son temps - des devises des Chrétiens d'aujourd'hui, qui oublièrent, que *le monde entier gît au pouvoir de son prince, le Mauvais*.

Proximité étoilée et vaste : le proche profond solidaire du haut lointain.

Avec un examen de près, je gagne en profondeur, avec un regard de loin - en étendue ; mais en sachant unifier les deux, le scepticisme et l'ironie, je fais preuve de ma hauteur.

L'objectif des hautes contraintes est d'éviter la familiarité, cette fausse proximité de ce qui doit nous rester inaccessible, cette fausse présence de l'objet inexistant de notre passion.

On est à la bonne hauteur, lorsqu'on n'a besoin ni de l'homme qui monte ni du Dieu qui descende, pour fêter les (non-)rencontres avec l'absolu.

Le monothéisme est un adieu à la forêt, où retentit la panique du grand Pan, et la proclamation du culte de l'Arbre serein, depuis l'Arbre comique de la tentation jusqu'à l'Arbre dramatique de l'expiation.

La philosophie est une poésie avec intelligence, comme *la religion est une poésie avec espoir* (Cocteau).

La vraie - et terrible - liberté commence avec l'égale facilité, avec laquelle on accepte les deux de ces termes équivalents : *on peut - ou l'on ne peut pas - être contre Dieu*.

Le vertige des hauteurs est impossible sans la proximité des gouffres : le besoin de profondeur est un besoin de compensation, et l'on finit par s'en détourner.

Un homme à genoux - trois lectures ou justifications différentes : car il ne *peut*, ne *veut* ou ne *doit* pas rester debout - la prière, le rêve, la honte.

La création humaine, c'est-à-dire le Qui et le Comment artistiques, complète admirablement la Création divine, qui se ramène au Quoi et au Pourquoi vitaux.

Celui qui tient à l'intensité et à l'immobilité de la hauteur est voué à l'éternel retour, ce contraire de la résurrection, cette vocation des remuants, qui s'abaissent ou s'approfondissent.

Il suffit, que tu *t'adresses* non pas à tes collègues mais à Dieu, pour que tu me *touches*. Cet attouchement devient caresse, s'il se répercute de l'esprit à l'âme. Le talent, c'est l'art de réussir cet heureux glissement.

Un blasphème contre un Dieu connu peut être une louange de Dieu, le vrai ; mais toute louange absolue du Dieu connu est un blasphème de l'Inconnu.

La grâce - une mélodie que le temps n'emporte pas. Dieu est *la saveur que n'émousse pas la voracité* - St-Augustin.

La voie intellectuelle vers Dieu : là où il y a l'Œil, il doit y avoir la Lumière. Et ce que je crée, étrangement, en est des ombres.

La proximité désigne cette faculté de notre regard qui, en même temps, dévoile l'être et voile l'étant, montre l'indicible et déréifie les choses.

Tendre vers Dieu, c'est se donner une chance de se scruter soi-même : *Je tendais vers Dieu et je suis retombé en moi-même* - Anselme.

Dieu - une proximité bénie ou béate : *Rien de plus près de nous que Dieu* - Valéry. Dieu est la justification du monologue, par la forme, et l'impossibilité du dialogue, par le fond.

Le monde, qui nous créa, et le monde, que nous créons, rien de matériel ni causal ne les relie, et pourtant ils convergent étrangement et sont identiques dans leurs manifestations les plus éclatantes.

Le génie : l'admiration se passant de toute compréhension ou même persuadée de l'incompréhension. Ainsi, Dieu est bien mort en tant qu'Objet admirable et en tant qu'Idée comprise, Il n'est que Génie.

De tous les regards sur le Christ, celui qui paraît être le plus sincère est le regard plein de pitié – Bach ou L.Tolstoï.

Ce qu'on prend pour commencements divins - Verbe ou Amour - devient, traduit en notre modeste idiome humain, des fins ultimes - livre ou caresse, auxquels aboutissent la vie et son bonheur.

Les questions, à l'origine d'une foi : à Qui est l'œil posé sur moi ? pourquoi mes yeux ? comment se forme mon regard ?

Tous les dieux sont de faux dieux, mais l'homme écrit autour d'eux tant de ces contes de fées pour adultes - de mythes, qui nous apprennent, et nous persuadent, que la vraie vie est imaginaire.

C'est du contact avec le lointain que me naît la sensation la plus nette de l'immédiat. Tant d'interprètes, communs et opaques, se faufilent entre moi et le plus proche.

La valeur d'un homme résulte d'une pondération de leurs trois dimensions - largeur, profondeur, hauteur. Avec d'autres coefficients, tant de nains parmi les vastes ; tant de grands chez les étroits.

Le même ennui émane des dieux de Descartes, de Leibniz, de Spinoza ; c'est comme si l'on raisonnait sur les triangles les plus libres, ou les plus parfaits, ou les plus nécessaires.

La différence entre le bon et le pur, entre le beau et le sublime, entre le vrai et le sacré : la continuité de l'échelle des premiers et les ruptures ou le pointillé dans la vision des seconds.

Le proche, même profond, se muant en superficialité ; le lointain, même hautain, privé de son élan vers l'infini, - deux origines de la platitude.

Pour les fils de prêtres, Nietzsche ou Cioran, la mort de Dieu est aussi grave qu'un mal de mer dont souffrirait un fils de marin, mais dont devraient se moquer ceux qui tiennent à la terre ou aux cieux fermes.

Il faut laïciser la foi, l'infini, la puissance et diviniser l'intensité, la noblesse, l'amour. Douter ou savoir - sur un forum publique ; vibrer ou chanter - dans son propre temple.

Ne pas avoir épuisé tous les possibles ne signifie pas être un Ouvert ; avoir l'impossible pour limite, irrésistible et inaccessible, est une pose qui y prédispose davantage.

Toute représentation est fermée, et le réel est ouvert ; mais l'homme, intuitivement, cherche des clôtures à tout système, et c'est ainsi qu'il produit l'idée de Dieu comme d'une clôture du réel.

Dieu se manifeste non pas dans ce que tout est métaphoriquement *possible* (Chestov), mais dans ce qu'il y ait quelque chose qui soit vraiment *nécessaire*.

Dieu ne se montre pas, ne montre rien et même me cache à moi-même. Mais le crédule continuera à prier : *Montre-moi moi-même à moi-même*.

Les tenants d'un idéal collectif chrétien poussent tout agneau errant vers le troupeau assagi. Mais ces hérétiques assurent la vitalité de cet idéal, qui n'est qu'une hérésie d'une chimère encore plus haute.

L'extase, c'est une prière de prières. Face au mystère, l'esprit se méfie des paroles, cherche un état supérieur à celui de la prière et passe ainsi à l'extase.

Comme la poésie est une haute religion des non-croyants, la religion est une basse poésie des non-poètes.

C'est le nez qui oriente l'oreille et focalise l'œil. Et surtout, c'est lui qui évalue les distances. Qui a nez plus fin voit plus loin.

La fin de tout culte divin : s'apercevoir que son gardien, dès l'origine, fut un athée.

Les dieux des hommes marchent, parlent, raisonnent ; les dieux des pies doivent voler, jacasser, être portés sur le larcin.

Ramener à la physique ou à la biologie l'éternel retour et le surhomme, c'est comme confier à la science politique ou à l'astronomie la justification du Royaume des Cieux.

Le fond de l'écriture est une question de type de foi ; ce fond est iconographique, totémique ou idéographique, en fonction de la place du Verbe : dans l'image, dans l'effroi ou dans le rêve.

Je ne conçois qu'un Dieu de repos ; les bras révèrent le Dieu de repas et de repus, et la raison - Celui du trépas.

La philosophie s'intéresse à ce qui, tout en étant vrai, n'admet pas de règle, c'est-à-dire au religieux ou au poétique ; c'est pourquoi la religion est une poésie de la philosophie.

Le meilleur contact est sans attouchement. L'attouchement est meilleur, quand les épidermes s'ignorent.

Dans l'évolution de ces cadeaux divins, esprit et âme, l'homme imita Dieu, en créant le langage, qui comble l'esprit, et en devenant sensible à la musique, ce qui ravit l'âme.

La meilleure des théodicées : qu'on cherche l'esprit au-dedans ou au-dehors, on produit les mêmes images.

Accepter la vacuité de Dieu est un geste d'esprit aussi noble que le regard, que ton âme jette dans le trop-plein de Dieu, qui, en retour, illumine ton vide.

Le nom que je voudrais donner au monde idéal - la soif inassouvie de Dieu. Le nom promis par mon époque - la Satiété Générale. Le monde sans fin calmante, le monde sans faim alarmante.

L'immobilité se justifie mieux que l'agitation, puisque le monde est plein de *signes* de Dieu, tandis qu'on n'en aperçut jamais le moindre *signal*.

Il ne suffit pas de ne rien vendre, il faut encore tout donner, même en enterrant ses talents. L'Évangile, en condamnant ce geste, est minable. J'y suis pour les hérétiques.

L'absence de limite, la non-convergence donc, est prise souvent pour définition d'un homme Ouvert, tandis que c'est, le plus souvent, l'inappartenance de points-limites à cet Ouvert.

La présence est dans l'étendue ou la profondeur ; la proximité ne s'évalue qu'en hauteur.

Le bon Chrétien devrait être humble non pas parce qu'il serait indigne de la grandeur de Dieu, mais parce que la grandeur, c'est-à-dire la force, est indigne.

On déshonore Dieu, en le traquant dans les écrits ou les temples ; on L'honore, en vénérant Ses étoiles et Ses fleurs.

L'être, c'est-à-dire le dessein divin dans l'homme, c'est le regard dans le vu, la liberté dans l'action, le don dans le donné, - source et donation du sens.

Dieu, c'est l'affaire d'homme, tandis que le diable serait l'homme d'affaires de Dieu. Mais aujourd'hui Dieu est vénéré tel homme d'affaires.

Servir ensemble et Dieu et le diable fut toujours une banalité. Servir, c'est agir, et toute action te mène tout droit vers le diable. L'action, ce sont des empreintes, et Dieu n'aime que mouvements sans traces.

Jadis, au marché aux esclaves, la rédemption pouvait être prise pour une métaphore commerciale ; au marché d'esclaves, aujourd'hui, elle signifie les prix sacrifiés ou la clientèle fidélisée.

Au lieu de cette bêtise : *tu es responsable devant les hommes, puisque tu es libre*, il faut se dire : *tu es libre, puisque tu es responsable devant Dieu*.

Tout le monde est conscient du mystère de la divinité méconnue, mais le scientifique l'abaisse au niveau d'un problème d'astrophysique, et le religieux le profane par sa solution de métaphysique.

Le sacré, aujourd'hui comme toujours, se porte bien. Pour vénérer le révélé il suffit d'entretenir le ravalé.

S'éloigner de la chose pour mieux s'en émouvoir.

S'adonner à l'espérance : donner la préférence au lointain du regard par rapport à la proximité des yeux et des choses vues. L'espérance *se perd* aux horizons intouchables.

Que ton rythme soit : un pas de la conscience t'éloignant de l'être, un pas de l'être te rapprochant de la conscience. Les meilleurs parcours se font sur une corde raide, hors toute arène.

L'évolution du christianisme : d'abord - l'essentiel se déroule au ciel, ensuite - moitié au ciel moitié sur terre, enfin - sur terre. De nos jours, la chute du prestige du ciel y trouve une explication.

Parmi les spectacles de la vie, je reconnais le dramaturge divin par une présence implacable d'un souffleur, se moquant de mes récitations et se solidarisant de mes improvisations.

Il n'y a pas de formes sacrées ; le sacré ne gît que dans le fond. La poésie : par la hauteur de la forme faire ressentir la profondeur du fond sacré.

Le judaïsme est sophistique et l'islam – dogmatique ; le grand mérite du christianisme est une saine symbiose de ces deux facettes : rendre humble l'intelligence, rendre hautaine l'ironie.

Le rêve ne peut s'adresser qu'à une hauteur inaccessible ; traditionnellement, on appelle cette hauteur – ciel ; le ciel est, donc, notre Ouvert, et peut-être le seul.

Les poumons rapprochent mieux du sacré que la cervelle. Le souffle coupé plutôt que les yeux ouverts. La suffocation plutôt que l'invocation.

Jamais les hommes n'étaient plus près du ciel : ils apprirent à se débarrasser du ballast de l'âme.

La foi a bien sa place à elle, et lorsque elle s'installe dans celle que lui cède, magnanime, le savoir (Kant), elle n'est pas à sa place.

Aimer son soi inconnu, sans le connaître, comme aimer Dieu sans Dieu, sont de bonnes définitions d'un philosophe ou d'un agnostique.

L'*activisme* actuel du diable étouffe toute présence de Dieu. Et dire que c'était de l'*oisiveté* de Dieu que naissait le diable lui-même (Nietzsche).

L'approche du sublime se fait reconnaître par la dérobade du sol ou l'échappée du regard. Mais les mêmes symptômes précèdent les chutes.

Des hypostases d'Autrui : ma raison y voit l'autre, mon cœur - le semblable et mon âme - le prochain. La distance y est mesurée par les yeux, par les choses vues, par le regard.

Devant l'œuvre du Créateur : mon âme reconnaissante et ma raison pardonnante.

Dieu, protège-moi de ces deux terribles certitudes, que je ne supporterais pas : que Tu es ou que tu n'es pas !

La même distance sépare ces trois séjours du soi : la profondeur de l'être, la platitude de l'avoir, la hauteur du rêver – l'intelligence, l'action, la noblesse.

On sait tout du *comment* de la création humaine, on ne sait rien de celui de la Création divine. On ne peut mettre du mystère que dans le *pourquoi* ; tandis que la beauté du Mystère divin est *sans pourquoi*.

Vue de près, toute chose se banalise ; le poète est créateur de lointains, où son regard s'installe, mais il est chantre de la proximité et de la caresse et non pas *admirateur du lointain* - Aristote.

Dieu n'a pas de limites ; Il est dans l'existence même de limites : pour la matière, pour mon rêve, pour la voix du Bien, pour l'émotion du beau, pour la puissance du vrai.

Le Dieu miséricordieux et ironique apprécie la fidélité parmi les ruines et le sacrifice de l'édifice achevé. Les dieux vengeurs claironnent leur préférence pour la justice ou l'équité.

Ne cherche plus ce qui se trouva trop près. Trouve ce qui, de loin, ne fut jamais perdu.

La pensée sans Dieu connaissable peut être divine ; la pensée avec Dieu connu ne peut être qu'humaine.

Le Dieu connu étouffe le désespoir, le Dieu inconnu anime l'espérance.

Dès qu'on se découvre les ailes, on est appelé par le lointain. *Lorsque l'âme a des ailes, elle se met à planer dans les hauteurs* - Platon. Sans l'usage des ailes l'âme, vite, dépérit.

La superstition ou la profanation, telles sont les conséquences du glissement de la notion de Dieu de la troisième à, respectivement, la deuxième (*Il m'écoute)* ou la première (*je crée comme Lui*) personne.

Les yeux mesurent les distances objectives ; le regard, arbitrairement, par sa démesure originelle, proclame les proches et les lointains, puisque c'est la prérogative de sa hauteur.

La prière – ni intercession, ni pétition, ni contemplation, mais la musique d'une âme solitaire, en émoi devant la beauté et la tragédie du vivant.

Dieu se comporte en artiste : ses œuvres parlent, Lui, Il reste taciturne.

Consentir à la distance (S.Weil) – une très belle attitude, comprenant et le sacrifice d'une volonté envahissante et la fidélité au rêve inaccessible.

Assis, ma limite est un livre (pour penser), debout – un horizon (pour dominer), couché – un firmament (pour rêver) ; je ne suivrais donc ni Flaubert ni Nietzsche.

La seule théodicée sérieuse se réduit à ce constat : *la matière et l'esprit, tels que nous les connaissons, sont impossibles*. Une géniale et mystérieuse intervention est nécessaire.

Dieu se fiche de nos regards sur Lui ; pourtant toutes les religions, surnaturelles ou laïques, commencent par dénoncer des hérésies et pourchasser les déviationnistes.

Dieu : les craintifs l'auscultent, les créatifs le sculptent.

Les yeux suffisent, pour voir l'homme de près, et l'on y découvre la bête ; le lointain n'est accessible qu'au regard, et alors on découvre dans l'homme – l'ange.

Heureux vieux temps, où des mots-épouvantails, *éternité* ou *infini*, - pouvaient effrayer ! L'univers se mit à parler, les oreilles élargissent des gammes audibles, mais les yeux devinrent beaucoup plus secs.

Celui qui ne croit pas en l'inexistant ne sera jamais consolé. *On naît avec les hommes, on meurt, inconsolés, parmi les dieux* - R.Char.

L'évolution du christianisme : l'âge de la Loi – un Dieu garde-chiourme ; l'âge de la Grâce – un Dieu tourmenté ; l'âge de la Liberté – un Dieu mort. Père Inquisiteur, Fils Expiateur, Esprit expiré.

Dieu est la possibilité des preuves et l'obéissance des choses aux lois prouvées.

Rien d'humain ne dépasse le Vrai, le Beau, le Bien, qui sont des créations divines ; et chercher toute forme de mystère au-delà de ces trois hypostases signifie chercher Dieu.

Le lointain est ma patrie ; la profondeur – mon atelier ; la hauteur – mon exil. Trois lieux - pour rêver, pour créer, pour chanter.

Être un Ouvert : ne s'attacher ni aux frontières ni aux parcours, mais à l'élan, au commencement, au regard sur l'inaccessible. L'intensité atopique, opposée à la vitesse et aux lieux.

Dieu est jaloux de la hauteur humaine ; la sienne lui sert pour cacher son inexistence. *Si tu t'accroches à la hauteur de l'aigle, si tu t'attardes au milieu des étoiles, je t'en arracherai, dit le Seigneur* - la Bible.

La troisième hypostase du Dieu des Chrétiens porte un nom, dû à un malentendu linguistique ; sa fausse unité, Esprit, correspond aux trois hypostases humaines – cœur, âme, esprit.

Les jésuites ignorent l'icône orthodoxe. Qui est le pire ? - celui qui dore ce qu'il adore ou celui qui adore ce qui est d'or ?

La sagesse humaine consiste à sentir, derrière toutes les affaires et raisons terrestres, - une source ou un dessein céleste.

La croyance a sa place partout, dans le réel ; dans l'imaginaire, seul Dieu devrait en être exempt – Le croire est pire que Le comprendre – Il est le grand Inconnu absent.

La hauteur ne correspond ni à l'espace ni au temps ; elle est peut-être aussi inexistante que Dieu ; mais la première apporte de la noblesse comme le Second – du Mystère.

L'homme apprivoisa le mystère, en lui imposant l'intelligibilité d'un problème et l'intelligence d'une solution. Il n'a même plus besoin de férule ou de fouet, pour s'animer.

En temps de détresse physique, la foi héréditaire peut servir de ferveur et jamais – de consolation ; celle-ci n'apaise que les détresses immatérielles – la lente extinction de nos rêves fervents.

La réalité est plus près de la lettre, et le rêve – de l'esprit de la vie. Il faut donc prendre la réalité à la lettre et chercher dans le rêve – de l'esprit.

Partout notre regard perçoit le divin, mais jamais il ne perçoit Dieu. Et toute tentative de le concevoir, étant, inévitablement, un mensonge, est vouée à l'échec.

La mélancolie est plus proche de l'espérance que du désespoir ; et puisque toute poésie noble est mélancolique, Cioran a tort : *Entre la poésie et l'espérance, l'incompatibilité est complète*.

De quoi ou de qui pourrais-je me réclamer ? Je sens la distance avec tout et avec tous. Une singularité, un point de discontinuité, une planète unique autour d'une étoile unique, la mienne.

Ce n'est ni le déferlement de l'actualité ni le recul de l'éternité qui m'attriste le plus, mais leur cohabitation, pacifique et dégradante.

Se chercher ou se fuir sont des ambitions d'une même naïveté : on se trouve par le hasard de la création et l'on est indécollable de son soi, surtout de celui qui est inconnu.

En tant que lumière, Dieu est bien définitivement mort ; Il est de plus en plus vivant, en tant qu'ombres de la matière et des esprits.

C'est bien en chair qu'ils nous promettent le salut, mais est-ce dans l'os, le muscle ou la cervelle, c'est-à-dire dans la forme, la force ou la mémoire ? Ou bien dans la bile, la larme ou la sueur ?

Dans ce monde, doté d'une profondeur familière, l'atmosphère étouffante serre l'âme, et la poésie y est un lampion éteint.

Les dieux antiques rivalisent de puissance brutale ; le Christ est le premier à chanter l'hymne de l'impuissance noble. Le déshonneur traditionnelle de la force ; l'honneur révolutionnaire de la faiblesse.

Jésus, en multipliant les pains et les poissons, applique l'appel des Romains – *Panem et circenses*, puisque, à l'âge classique on appelait les idées, qui sont un genre de jeu, – poissons.

La vraie tragédie est fatale et non pas redevable à une malchance. Si le Golgotha s'ensuivait d'une prédestination, il serait une tragédie ; m'est avis que ce fut une malchance, à cause de l'indifférence de Ponce Pilate.

Je veux que mon écrit ait le même poids sur les balances du futur et du passé. L'apport et le jugement du présent me sont indifférents.

Te dire que Dieu te contemple et même se dirige vers toi est plus sensé qu'imaginer que tu Le vois et t'en rapproches.

Être déiste : vénérer l'œuvre, belle, merveilleuse et mystérieuse, et tout ignorer de son Créateur, artiste inconnu.

Le Créateur a muni la Nature de miracles, que l'homme est totalement incapable de produire. Seul un artisticule niais peut viser l'imitation de la Nature. Il faut suivre l'appel inarticulé de son propre soi inconnu.

Ne pas se poser la question : *Qui lira ceci ?* (Diderot), mais s'inspirer de la réponse, prétentieuse mais, surtout, contraignante : *Je m'adresse à Dieu*.

Adresser ton écrit à tes collègues est la même profanation qu'envoyer ta prière à un jury ; d'ailleurs, l'écrit, plus que la prière, devrait se vouer à l'ouïe de Dieu.

La réalité pèse lourd ; l'orbite du rêve doit atteindre une grande hauteur, pour se dégager du poids du réel. La grâce du rêve le doit à la faiblesse de la pesanteur de la réalité.

La proximité de l'autre est un moyen ; le but, c'est s'éloigner de la vie, pour la prendre de haut, à son grand dam.

La gravitation, dans le réel, est aussi mystérieuse, et donc divine, que la beauté, dans le rêve. La pesanteur et la grâce sont l'œuvre d'un même Créateur tout-puissant et omni-absent.

La vraie proximité naît dans le lointain.

Aucune marche vers l'infini ne t'en rapproche sur terre ; mais tu t'en fusionnes au ciel par ton élan, immobile, ailé et fidèle.

Le point de mire de tes émotions, de tes images, de tes idées doit rester inaccessible, pour que celles-ci se trouvent dans un état suspendu, inachevé, réduit aux commencements et aux élans.

La proximité verticale, à l'opposé du savoir et du donné, est à l'origine de ces choses incompatibles et inexplicables que sont l'amour, la noblesse, la foi.

La caresse fait de la proximité horizontale un lointain vertical, profond pour l'emphase et haut pour l'extase.

Il est temps, que Dieu s'élève un peu, puisque l'homme ne se plaît plus qu'en rampant. Aujourd'hui, Dieu accompagne la marche et oublie la danse ; Il fréquente les foires et évite les ruines.

Nous pouvons toujours améliorer nos *pourquoi* et nos *pour quoi*, mais nous n'atteindrons jamais leurs limites, qui appartiennent au Créateur.

La caresse n'est pas une *approche* physique, mais un moyen de jouir d'un *lointain* mystique, érotique ou poétique.

Croire en Créateur, c'est savoir que le parfum de la rose n'appartient pas à nos sens, mais à elle-même.

Tu vois de moins en moins le Créateur et tu admires de plus en plus la Création. Tu finis par adorer l'inexistant, qui te fit aimer l'invisible.

L'un des plus beaux miracles de la Création : pour chacun de nos cinq sens il se trouvent des objets qu'on pourrait qualifier de sublimes ! Et si Dieu eut un faible pour le toucher, pour la Caresse ?

Devant mon soi inconnu, je suis le plus pieux des incroyants.

Quand tu t'attaches à quelque chose qui existe, tu finis par te plaire dans le fumier, que tout existant déjette.

À la pesanteur de l'existence on peut opposer la légèreté qu'on se procure en constituant un trésor de l'inexistant. Et si c'était cela – la Grâce !

De trois domaines possibles de l'existence – réalité, représentation, langage - Dieu n'existe que dans les deux derniers.

L'irréalité héberge les visiteurs nocturnes de notre conscience, les fantômes – Dieu, le rêve, l'espérance.

Qu'est-ce que le moi ? - le seul point de rencontre entre le plus proche et le plus lointain, le problème à égale distance entre l'évidence du mystère astral et la perplexité de sa solution corporelle.

L'Ironie

L'ironie est la même déviance de la fonction première de l'esprit, comme l'oreille qui façonne un poème, ou les yeux qui sécrètent une larme.

Jadis, le ciel avait la hauteur des âmes ; aujourd'hui, il est aussi profond et aussi plat que les esprits. Et ils accusent le ciel d'être trop exigu...

L'ivresse haute n'est due ni au flacon ni au breuvage, mais aux étiquettes bien rimées.

La rêverie est une question de voirie. Le rêveur n'entretient que les routes désignées par clair de lune.

Tant d'artistes oublient, qu'un parterre de fleurs est aussi ennuyeux qu'un potager de navets. La fleur n'est belle que *hors bouquets* (Mallarmé).

Se sentir au centre est bête ; ne se voir que sur une circonférence est hypocrite. Ce qui est moins sot et prétentieux, c'est la hauteur ironique évitant de préciser par rapport à quoi on s'élève.

Je ne connais qu'un sentiment se passant de mots et ne trouvant aucune extrapolation chez les bêtes, c'est la pudeur. Transposée dans les mots, elle devient ironie.

L'ironie serait la recherche d'un point, où rien ne puisse réussir.

Excès de sensibilité : on touche à un seul de mes cheveux, j'y laisse des plumes.

Ironie médicale : ne pas jouer aux empoisonneurs ni aux guérisseurs, prêcher l'incurable.

L'ironie juste, c'est-à-dire le regard du contemplatif et du faible, fait attacher aux illusions autant d'importance qu'à la réalité. Ne désillusionne que le cynisme, qui est l'ironie du fort.

L'ironie de la hauteur : glissade toujours possible de *brillant* vers *béant* ou *baillant* (*bright* vers *broad* ou *bored*, *сияющий* vers *зияющий* ou *зевающий*).

Le papillotement est un mode d'existence enviable : ne s'intéresser qu'aux fleurs, mais ne produire que du fiel.

Aux yeux pessimistes, l'essentiel est dans la régression, aux yeux optimistes - dans la progression, aux yeux d'ironiste - dans la digression.

Ce sont bien des attributs du néant - mystère, hauteur, résignation - qui remplissent le mieux mon vide exigeant.

Une justification pragmatique pour préférer la hauteur à la profondeur : anticiper leurs fins inévitables et reconnaître, qu'une ruine est plus habitable qu'une épave.

Ce que d'autres tiennent pour une constante, l'ironiste le note comme une variable et la soumet à de telles contraintes, que seuls les initiés accèdent à ses valeurs.

L'intelligence est, avant tout, un verre qui grossit (G.Lichtenberg), l'ironie - un verre qui rapetisse. Mais, une fois les yeux clos, le résultat, pour l'âme, s'inverse.

L'ironie du sacrifice : ne t'assombris pas trop en portant la main sur ta progéniture - le Dieu espiègle veille à la substitution in extremis de la victime. Le plus souvent, il s'agira d'un bouc ou d'un âne de passage.

En quel liquide paie-t-on de sa personne : en sueur, en larmes, en sang, en encre ?

Le réel devint si soporifique qu'on s'en berce ; seule l'illusion nous tient encore en éveil.

Progrès du savoir : après *Astrologie à la portée des duchesses* on écrira *Comptabilité à la portée des poètes*. Le syllogisme poétique éteignant le dernier astre.

L'ironie de la critique littéraire : le bourreau assurant la longévité des œuvres décapitées.

On peut pardonner à l'infini sa stérilité, lui, au moins, ne mène nulle part. On reconnaît la médiocrité par la longueur et la droiture des chemins, proposés dès la première rencontre.

Ironie de l'incrédulité : ne pas croire aux miracles, pour en être mieux surpris et bouleversé. Car celui qui y croit, les vit imperturbé.

Pertes successives de vérités bien assises, accumulation frénétique d'illusions quintessenciées - à contre-courant des mufles et des robots.

J'attribue de bonnes notes : excellence en philosophie – F.Schiller, Valéry, Rilke, B.Pasternak ; excellence en poésie – Héraclite, Nietzsche, Heidegger. Tous les premiers méritent les deux.

À l'ironie amère des orgueilleux, je préfère l'ironie des humbles, l'ironie du sel, celle d'une larme, d'une perlée au front angoissé ou d'une goutte en mer déchaînée.

L'ironie du désordre et de l'ordre : plus je respecte l'un, plus je succombe à l'autre.

Plus précise est la mesure de la grandeur de l'homme, plus mesquin il est. La grandeur est dans la faculté de supporter son incertitude.

Il faut puiser dans l'abondance avec les yeux. Dans le vide il faut puiser à pleines mains.

Dire que tout se vaut ne t'apprend rien sur ce qui est sans prix. L'ironie permet de prendre l'élan, mais le décollage exige un sol moins sarcastique.

La propension à m'étonner ne vaut rien si, dans moi-même, il n'y a rien d'étonnant. Imite St-Augustin : *Je suis devenu énigme à moi-même*.

La meilleure chance de préserver le statut de parole vivante est d'en ériger une statue, de la pétrifier dans une belle formule. Ce qui est statufié s'interprète en vers, source de toute vie.

L'image d'*étable* est si ternie, que je ne vois que sous un angle fourrager même un *brin d'herbe*, qui y *illuminerait l'espoir* (Verlaine).

Si je suis prêt à décocher ma flèche d'Apollon, je me retrouverai dans la pose de G.Tell, la pomme croquée par des autres, mon héritier mutilé et moi, sans la seconde flèche, pour m'en venger.

Chaque fois que je rogne les ailes à ma verve, tentée par la largeur aurorale, je promets de la hauteur à ma Minerve crépusculaire.

Jamais je ne me sens plus près d'une harmonie vitale que lorsque je vis *en désaccord* avec la vie.

L'esprit regarde, mais l'âme est le regard même, dépassant les choses vues. Pour se libérer de celles-ci, une myopie du sceptique ou une hauteur ironique pourraient suffire ; et voilà l'esprit devenue âme.

N'écoute qu'ironiquement les conseils de la puissance ou de la sagesse, d'Héra ou d'Athéna ; n'oublie jamais, que c'est la beauté de la silencieuse Aphrodite qui l'emporte à tout concours divin.

La méditation, c'est-à-dire la rumination, fait de l'homme un animal dépravé (Rousseau). Mais que de dignité dans l'animal suprême, qui ne médite pas !

Tant de mûrissement dans les parcours et finalités maîtrisés, avant de se dédier exclusivement aux commencements, c'est-à-dire de devenir jeune.

Le rationaliste : la critique corrigeant l'erreur aboutit à la vérité ; l'ironiste : le mot métaphorique caressant une vérité indicible se rit de tout(e) critique.

La noblesse et la vitalité d'un mot se prouvent souvent par le refus de se reproduire.

Est esthète du pointillé celui qui n'admet pas d'étapes entre ascèse et extase.

La légèreté est un outil vulgaire et sot, pour narrer des balivernes, mais peut être irremplaçable, pour rabattre le caquet aux choses graves.

Sans l'ironie, les seules issues sont le fétichisme d'esprit, après le premier triomphe, ou le masochisme d'âme, après le premier échec.

Les pires atteintes viennent des tentations nées en moi-même. La cuirasse de l'âme devrait être tournée vers l'intérieur.

L'ironie est le meilleur moyen de garder malléables les matériaux de l'âme. La haute prudence - transformer ce qui est le plus précieux - en vases protéiformes d'argile crue.

L'ironie, c'est l'art de prendre au sérieux une boutade. L'art de porter un masque plutôt que de démasquer.

Reconnaître une pitoyable insignifiance de l'enfance est signe qu'on reste jeune ; tous les esprits séniles s'extasient devant la *pureté* et l'*innocence* de cet âge sans grâce, sans étonnement, sans rêve.

L'objection principale contre l'abstraction totale, dans le métier du mot (Mallarmé) : l'ironie n'a plus de sens, si l'on ne fait qu'évoquer des objets au lieu d'y toucher. Et sans l'ironie, point de littérature.

Oui, on peut mettre de l'âme jusque dans la phonétique, si la raison commande de beaux accords entre râles, soupirs ou borborygmes.

Pouvoir dire, après toute explication du monde - *c'est plus compliqué que ça* ou bien, *c'est plus simple* - l'ironie de l'intelligence.

Écrire sachant que je n'ai aucun secret à livrer ; vivre sachant que ma passion ne sera portée par aucun génie ; agir sachant que mon désordre ne cache aucun ordre. Ironie.

On fait appel à l'optique à la place de la mystique, et l'on descend au fond du puits, pour voir les étoiles. On prend la mystique au lieu de l'optique, et l'on voit Dieu dans un vide translucide.

On a plus souvent besoin d'ironie comme arme contre ses propres emballements, plutôt que comme carapace, pour rester impassibles aux coups des autres.

J'aime manipuler ce qui peut me trahir à chaque instant. C'est pourquoi j'aime le français, mon ami idiolecte.

Le cafard et l'envie sont des maladies qu'on guérit par l'ironie qu'on applique à ses malheurs ou aux heurs des autres.

La possibilité d'être ailleurs, la paralysie du sens de l'enracinement - l'ironie spatiale. *Une vie rêvée nous attend ailleurs comme le salaire de la malchance ici-bas* - R.Enthoven.

La maîtrise de l'ironie, c'est une collection de ressorts permettant de rebondir d'une paralysie du chagrin ou d'amortir une volte-face de la joie. La gravité cassante est affaire d'amortisseurs.

Pour qu'un envol soit crédible il faut avoir des ailes légères ; pour qu'un abattement s'installe il faut un fond solide.

La justice sociale en temps de crise : même les imbéciles doivent travailler dur, pour réussir.

L'ironie du regard : la liberté du choix de la hauteur, à laquelle l'œil veut bien s'accommoder.

S'il faut bâtir sa vie, autant que ce soit en murs des capitulations, plutôt qu'en fondations des réussites ou en charpentes des mérites. Au-delà des murs, toute architecture se voue aux étables ou casernes.

L'ironie de la sensibilité : reconstituer les secousses en déchiffrant le sismographe. Oublier les mesures et s'imaginer balance.

L'ironie urbaine : entretenir les socles aux greniers, ne voir que de la toile d'araignée autour des idoles érigées en places publiques, aimer des dorures à l'encre sympathique.

Comble de la vigilance ironique : s'effrayer du robot qu'on reconstitue dans tout mouvement sublime, se boucher les oreilles dans la solitude.

L'éloge de la superficialité : on ennoblit la chose par un attouchement, non par une maîtrise ou par un épuisement.

Dans la plus parfaite accommodation, l'ironie du regard décèlera, à sa guise, de la myopie ou de la presbytie. La bonne vue est question de bons foyers.

Tout mot théâtral - et c'est le seul à survivre aux représentations de la vie - doit faire sentir, que lui aussi quittera la scène.

Malhonnête, pour nos contemporains, est le contraire d'honnête. Pour un intellectuel, ce contraire est poète.

Tout le monde *voit* ce que *fait* Achille, en dépassant la tortue ; peu *comprennent* ce qu'en *dit* Zénon.

Déboulonner est plus facile que statufier ; inaugurer des ruines majestueuses serait le compromis.

L'ironie de l'art : les Orphée modernes, au lieu d'apprivoiser des fauves avec leur musique, deviennent fauves eux-mêmes.

L'ironie astronomique : pour mieux chanter son astre, en provoquer l'éclipse.

Pour être écrasé par le pessimisme, il suffit de suivre jusqu'au bout n'importe quel chemin droit ; pour s'envoler vers l'optimisme, il faut emprunter ou inventer des voies obliques.

Dans l'extase noétique ou la réflexion poétique, il faut être apprenti sourcier, pour conjurer la merveille du premier pas, et apprenti sorcier - pour disparaître, sans déclencher le pas dernier.

Les plumes, qui déversent des flots de *réflexions* sur la connaissance, sont généralement celles qui n'avaient jamais trempé dans la cornue ni caressé le nombre.

La nuit on rêve, mais c'est à l'aube qu'on interprète les songes. Mais ce n'est que la nuit que le ciel écoute ceux qui ont besoin de lui. Le regard, c'est ce qui sait étoiler le ciel au gré de l'heure astrale.

Plus d'ironie condense la poésie, mais plus de poésie peut faire évaporer toute ironie.

L'ironie est la pudeur des délicats. Elle dévie la verve de toute cible indigne, elle retire le jugement tranchant du monde du paisible savoir et le plonge dans l'univers du frisson caché.

L'ironie du dramaturge : être euphémique dans le genre tragique, être emphatique dans le genre comique. Ceux qui se prennent au sérieux font, banalement, l'inverse.

Fanatisme du refus de tout credo.

Le paradoxe ne mérite pas qu'on lui voue un culte. Il est juste une hérésie gymnique (une mise à nu par un gymno-sophisme), servant à remettre d'aplomb une foi essoufflée.

Le regard, au lieu d'être un casse-*tête* de l'écriture ou un attrape-*cœur* de la lecture devrait peut-être se présenter en *trompe-l'œil de la vie* - Rilke.

L'ironie : descendre une abstraction, d'apparence immuable, au niveau d'une chose, qui peut être ou haute ou basse. Ainsi on finit par ne plus vouer de culte qu'à la hauteur même.

Les meilleurs *jour*naux intimes s'écrivent la *nuit* ; les rêves les plus profonds s'écrivent par des plumes éveillées.

Le rôle de l'âne auprès des autels païens, dans le rêve de Zarathoustra, aux portes de Jérusalem à Pâques - même la gravité mystique puise dans la légèreté ironique.

Le singe élit l'arbre, le vautour se tapit dans la montagne, le scorpion infeste le désert - avant de t'installer dans le paysage de ton choix, pense aux travaux de viabilité : terre brûlée ou table rase.

Partout triomphent les professionnels : aujourd'hui, le thème de renonciation réussit le mieux au métier de ratés.

Celui qui pense, que renchérir en ironie déprécie l'émotion est à court de ressources lacrymales.

Ce livre est un argument involontaire en faveur de l'obscurantisme : les chapitres le mieux réussis sont ceux, où je suis le moins compétent.

Tout *précipité* du langage aboutit à une banale fiction du continu. Il faut beaucoup d'esprit de *système*, pour réussir le bel effet du pointillé épitomique, du perspectivisme en archipel.

Pour Socrate, l'ironie serait de remettre des questions, dont on connaît la réponse. Je pense, que c'est plutôt de démettre des réponses, dont on a oublié la question.

Tout dénouement se terminant dans le néant (Nietzsche), il faudrait éviter toute continuité des nœuds et se réfugier, discrètement, dans le pointillé de l'être.

Quand on choisit pour outil d'application des contraintes – les ciseaux, on redouble ses louanges aux chutes.

Pour que mon âme se sente chez elle dans mes ruines, il faut que mon esprit ait réussi à devenir un véritable et honorable sans-abri.

Mes piteuses invitations à garder la hauteur devraient faire croire, que la Chute n'eut pas encore lieu et nous guette. Mais, par précaution, je ne fais pas l'ange mais la bête.

Le regard, ce serait cet outil de mesure qui perturbe le phénomène et obstrue l'objet ; l'observateur devient la seule réalité, digne qu'on n'en fouille pas les causes.

Cheminement des grands, vu à travers l'alphabet : ω - φ - Socrate, α - ω - le Christ, ψ - α - S.Freud. Il n'y en a qu'Un, qui a l'air de connaître l'Aleph et sa place.

Encore de l'alphabet grec : viser l'oreille de Θ, fuir l'œil de λ et la raison de Σ. Que X ne soit plus seulement une lumière, mais un jeu d'ombres inconnues.

Après chaque virulente sortie garde l'ivresse des sens, qui t'empêchera de retrouver ta demeure, t'éloignera de tout domicile fixe et entretiendra l'indispensable vertige de l'exil.

Une curieuse déviation des plus impétueux des poètes, esclaves de leur noblesse - Byron, Hölderlin, Lermontov - la litanie pour la *liberté* et la *paix*.

Travail de plume : porter le léger enthousiasme du premier jour de la vie, tout en en transportant la lourde dépouille du jour dernier.

Se réduire au regard ou souffle, c'est éviter qu'on ne te traite en baudruche qu'on dégonfle par une piqûre d'ironie ou de poésie.

Même la pseudo-négation de la torsade de Moebius plaide pour la platitude finale de tout parcours spatial.

La philosophie - nostalgie des ruines au milieu de tout ce qui prétend se tenir debout.

Comment reprocher à Pégase son goût pour l'étable, quand tout Bellérophon ne voit plus l'intérêt de s'attaquer aux Chimères ?

Goethe est mort de jeunesse, à 83 printemps ; Pascal est mort de vieillesse – à 39.

À la découverte d'un nouvel *état d'âme*, s'attribuer un prix d'excellence. Comme un prix Nobel couronne tout inventeur d'un nouvel *état de matière*.

Où est l'écho, et où est l'original ? - la bonne Nature ou la nôtre ? Il me semble qu'à notre intelligence répond une émotion du Père-joueur, et à nos émotions - une complicité de l'Esprit ironique.

Il faut réserver l'ironie aux choses nobles et n'adresser aux choses basses que des vociférations. L.Bloy fut plus intelligent que Flaubert - *Ma colère est l'effervescence de ma pitié*.

Je ne touchais aux arbres - de connaissance, de vie, de création - qu'une fois sorti de ma forêt natale, qui me cachait tout arbre.

Tous les bons philosophes rêvent d'être écrivains ; tous les mauvais écrivains s'imaginent philosophes.

L'ironie de l'espoir : préférer que le navire coule, mais que l'ancre reste.

L'abus de causalité : admirer le papillon, renifler la chenille, pondre un poncif.

Il ne suffit pas de prouver, que le Père céleste est un père Ubu ; il faut que ton verbe soit moins absurde que Son Fils.

L'inaboutissement extrême, qui me place devant un fait inaccompli, que je reçois avec une résignation inexploitée.

Je ne me considérerai vraiment sans abri que le jour, où se sera accomplie la vision de Lucain : *Les ruines mêmes ont péri*.

L'abus de négation : *Je pense, donc je n'existe pas* est concevable, quoique *Je ne pense pas, donc j'existe* soit plus que douteux.

Confusion des genres : la vie est bien une œuvre poétique, que la plupart des hommes perçoivent comme un mode d'emploi.

Vive l'*e-book* - enfin on navigue dans un livre, comme on naviguait sur une toile ! L'art linéaire se rétrécira encore le jour, où l'on surfera sur une musique.

Prendre de la hauteur - décoller les choses élevées de leur inévitable côté niais tourné vers le bas : la foi, la bile, l'orgueil.

Il faut disposer d'une réelle différence, pour réussir à feindre l'indifférence.

La superficialité est le privilège des grands ; projetée d'une profondeur, elle est grise, - elle est d'azur, projetée de la hauteur.

L'ironie modale : qui *peut* perdre son esprit l'aura sauvé ; le scepticisme biblique : qui *veut* sauver son âme la perdra.

Progrès de l'ambition : suivre l'aiguille, qui marque les secondes, les minutes, les heures, les siècles ; être un astre, pour gouverner les cadrans ; se réfugier à l'ombre de sa propre étoile ; faire ciel à part.

Le fragment a une chance de rendre l'être entier, la dissertation n'en a aucune. Il n'existe pas de passages continus entre la marche et la danse, la parole et le chant, entre la prose et la poésie.

On traite les sophistes d'escrocs de l'aphorisme, ce qui me les rend plus proches que les honnêtes bavards discursifs.

Justification gödélienne des élucubrations poétiques : dans un langage clos, le vrai est plus vaste que le démontrable. Et le vrai n'est qu'une plate projection langagière du beau, haut et indicible.

Des candidats à l'éternité se trouvent surtout autour des choses, qui ne demandent pas de lendemain.

Le profond ajoute du nécessaire ; le hautain élève le possible ; l'ironique multiplie le suffisant.

Si, de ma caverne, j'exhibe, à l'extérieur, mes ombres, elles pourraient produire un effet pittoresque. Mais prétendre maîtriser la lumière, reflétée sur les murs de ma grotte, ne peut être que *grot*-esque.

La honte des acolytes renégats aura assuré la gloire posthume à Socrate et Jésus : Platon et Xénophon, ainsi que les Apôtres, s'enfuient au moment du drame final de leur maître.

Ton travail de conception doit garder toute sa valeur, quel que soit son aboutissement, son dernier pas (à ne pas faire !) : une Nativité miraculeuse, un avortement précoce ou une bâtardise démasquée.

Je maîtrise l'étendue en jouant de l'accommodation de mes yeux ou des foyers de ma loupe ; en profondeur, je prendrais plutôt un microscope de ma tête, et en hauteur - un macroscope de mon âme.

L'hostie blafarde fait oublier le cramoisi du sang ; la communion par le pain (de ce jour) au lieu de la communion par le vin (faisant oublier ce jour) ; le solide social évinçant le liquide vital.

Le moule solidaire engendra la foule solitaire.

L'écoute de nos silences détermine souvent si nous nous entendons.

Vu mon goût de ruptures et de capitulations, rien d'étonnant, que je suive à l'endroit la règle ; *sauter pour mieux reculer*, que tout le monde applique à l'envers.

Pour aller en enfer, il faut une barque et un nautonier expérimenté ; pour atteindre le paradis, il suffit quelquefois un bon souffle et une bonne voile, au-dessus même d'une épave.

In vinum veritas ? - non, la vérité est dans l'étiquette, dans le vin il n'y a que le vertige !

J'aborde les sons et couleurs en termes si abstraits, que mon discours n'intriguera que les sourds et aveugles - le point zéro des sens et du sens.

L'avance *technologique* de l'âme sur le corps ne doit pas dissimuler ce paradoxe fondamental : l'âme n'est qu'un *matériel*, qui n'est mis pleinement en valeur que par le génie *logiciel* du corps.

Le fond est trop paisible ; la profondeur - trop soumise aux courants du jour ; il ne reste que la surface, où la hauteur puisse vivre sa houle et sa nuit étoilée.

Aux autres, mon âme est une boîte noire ; pour repêcher son épave, savoir quels nombres y sombrent ou quelles fibres y vibrent, présente le même intérêt.

Ce livre est un *chant* des ruines, avec l'acoustique d'un château en Espagne, avec un auditoire moitié fantômes des combles moitié lépreux des souterrains.

Les grands vivent en amateurs et meurent en maîtres ; les sots sont de plus en plus professionnels dans la vie, ce qui rend leur trépas d'autant plus amateur et grégaire.

L'originalité ironique : je trouve une égalité entre le nouveau et l'ancien ; l'originalité grave : j'en prouve l'inégalité.

Regarder la mort ne sert qu'à provoquer une traîtrise hystérique de ta plume. Pour sa maîtrise ironique, il suffit de regarder le cimetière.

Tout *haut fait* mérite, au *bas mot*, d'être mis à *plat*.

Ce que j'écrivis est chimiquement inerte, physiquement neutre, mathématiquement aporistique. Je ne m'attends ni aux réactions de fusion, ni aux courants de sympathie, ni aux corollaires fraternels.

C'est en fuyant la sensation d'assiégé - *environné de néant* (Sartre) ou *cerné par l'être* - Heidegger - que je me trouve au milieu de mes ruines, obsidionales de l'intérieur.

La jeunesse, c'est la hauteur, où l'on dénude sa vraie forme - ondoyante, houleuse, moutonnante ; la vieillesse, c'est la profondeur, où l'on découvre son vrai fond - rocheux, sablonneux ou fangeux.

La plus vaste tour de France - la tour de Montaigne ; le plus haut cimetière - le Cimetière Marin de Valéry ; la fontaine la plus profonde - la Fontaine du Vaucluse de Pétrarque.

La généalogie du regard est aussi une raison valable de l'intérêt qu'on porte à l'arbre. Seulement, sa vraie physionomie naît d'un réseau et non d'un arbre.

Sotte attitude : se croire au ciel et prodiguer conseils à la terre. La hauteur est dans la posture de l'arbre : *Arbres, éternels efforts de la terre, pour parler au ciel* - Tagore.

Le culte des façades, dans l'architecture intellectuelle, me devint si insupportable, que je dédiai mon chantier au style béni des ruines.

Éros munit la raison d'ailes, que les rats de bibliothèques déchiquettent en autant de plumes décharnées, pour griffonner des pages asexuées.

C'est en cédant à la tentation de l'inertie qu'on tombe souvent sur la source des élans inédits. Du désintérêt pour la nouveauté jaillissent soudain des soifs intemporelles.

Tu m'accables de chiffres ahurissants, lus sur des thermomètres ou altimètres, mais je ne décèle, chez toi, ni fièvre ni hauteur.

Fuir ces deux chantiers prometteurs : le terrain vague pour le salut de l'homme et le terrain d'essai pour la destruction du monde ; me contenter de mes ruines sans lendemain.

Le squatter de mes ruines est un personnage aussi inexistant que le prolétaire de K.Marx ou l'aristocrate de B.Disraeli. Et il rêve ou des chaumières hautaines ou des châteaux de paille.

L'art ironique descendant ou ascendant : mettre la hauteur au centre et, à l'horizon, - les ruines ; ou bien accepter les ruines au centre et continuer à viser l'horizon altier.

Pseudo-valeurs, refuges des médiocrités : vérité, liberté, authenticité. S'opposant au rêve impossible, à l'esclavage d'une passion, au désespoir autour d'un moi introuvable.

Moins ils mâchent leurs mots, plus insipides, crues et brutes sont leurs idées.

Dans le travail de démolition des illusions ou des certitudes, rien de plus terriblement efficace que le culte du talent, qui abolit toute portée, aplatit toute profondeur et n'érige que la hauteur sans socle.

Aucune pensée ne peut être complète, si elle n'esquisse pas sa chute.

Dans la mesure où la question devient plus profonde, les réponses opposées deviennent plus faciles à soutenir. Ce n'est que sur des questions niaises qu'un esprit dogmatique puisse encore briller.

Les mauvais maîtres cherchent à nous libérer, les meilleurs se contentent de nous subjuguer.

C'est l'humilité et la honte, plus que le courage et l'orgueil, qui inspirent les pensées les plus audacieuses.

Il est rare que la pensée, contrairement au regard, soit haute. Il faut réserver le droit de primo-géniture au regard, la pensée n'étant que le dernier-né. Le regard court, la pensée accourt.

Le Dieu tonnant se nourrit d'ambroisie ; le Dieu de l'amour se moque des légumes de Caïn et se régale du sang de l'agneau d'Abel.

Le secret de mon optimisme incurable : j'attrape toute illusion d'exception, qui pénètre dans mes ruines et m'immunise ainsi contre toute piqûre de déception.

Seuls les poètes et les … logiciens voient dans l'*inexistence* d'objets ou de faits une grande et belle source de leurs (é)preuves. Les autres se contentent de l'inexistence divine.

Ici naît mon moi, à la maïeutique si multiple, que je convoque des cohortes des meilleurs accoucheurs.

Non, la vie n'est pas une peine qu'on m'inflige (n'empêche, que le seul mobilier, encore debout, dans mes ruines, est un banc des accusés) ; la vie est tout ce qui précède les verdicts des hommes.

Dénoncer les mensonges du monde, c'est si bête et utile ; chanter sa perfection - profond et si illusoire ; s'inscrire en faux apporte des fruits, circonscrire le beau - des ombres et des fleurs.

Ruines et arbre - deux meilleurs dépositaires de nos créations : *France, je remplis de ton nom les antres et les bois* - du Bellay.

Je n'ai pas assez de foi pour croire dans le scepticisme.

Pour être entendu, j'ai créé une grande salle obscure, avec sa hauteur, son acoustique, ses portes étroites ; l'ennui, c'est qu'elle ne correspondrait à aucun auditoire plausible.

La lettre, jadis, ne tuait que faute d'antidotes. À coups de bonnes vaccinations et de bonnes prothèses, même l'esprit n'est plus une maladie honteuse et ne contamine ni ne mutile personne.

Pour *penser* avec force et hauteur, il faut *sentir* sa faiblesse et bassesse.

Pour commencer ma philosophie par l'ironie, nul besoin de courage ; c'est pour conclure ironiquement, qu'il me faudra résister à la lâche tentation du sérieux.

Plus bête est mon interlocuteur, plus la vérité devient le seul outil de communication fiable. Et je m'y embête…

Dénoncer la tyrannie de la raison est aussi ridicule que s'acharner contre la grammaire, que même le poète respecte. La raison est la grammaire inconsciente d'une conscience poétique.

L'extase, le vertige, l'ennui – telle est la voie tragique, dont il faut chercher une déviation, même dans une impasse, et qui s'appellera consolation.

Le mauvais pessimiste découvre un ver dans la pomme et décrète l'évacuation du paradis ; le bon optimiste vit, enthousiaste, même dans l'enfer, en y cultivant l'arbre du savoir - le pommier.

Au récit, bas et long, oppose l'aphorisme, haut et court. *Altum in parvo*.

Pour entretenir l'appétit de rêves célestes, je dois savoir varier le fatalisme des nourritures terrestres : je dois en pourrir, je peux en mourir, je veux m'en nourrir.

La simplicité est le retour éternel du regard de sage, qui s'arrête, successivement, sur les choses naturelles, rationnelles, réelles, complexes : la bonne simplicité est une complexité naturelle.

On est un Ouvert, lorsque son intérieur coïncide avec son soi - encore de l'ontologie mathématique.

En accédant à une idée par des sentiers battus, j'en reconnais la défaite.

Il est facile de vivre au-dessus de ses moyens ; vivre au-dessus de ses buts, vivre des contraintes, est plus passionnant.

Quel meilleur ami des quatre éléments que l'arbre puis-je trouver ? - fils de la terre, avec la soif de l'eau, tendu vers l'air et se livrant au feu.

Héros sans problème, mathématicien sans théorème, poète sans poème ? - on se met à y croire et se proclame philosophe.

Sans l'ironie, l'esprit n'a ni grimaces ni sourires ; il devient masque posthume ; veux-tu encore qu'on devine ton visage ?

En mythologie, on naît d'une côte (Ève), d'une cuisse (Dionysos), d'une tête (Pallas), jamais – d'une âme.

Pour savoir que les choses connues ne sont pas grand-chose, il faut en avoir connu énormément.

Pour être convaincant, il leur faut, sous les pieds, un sol solide, une chaire universitaire ou une profonde expérience, tandis que rien n'y vaut un abîme.

Ce que Voltaire dit des (bons) genres vaut pour les systèmes : sans ou avec un système on n'échoue que par l'ennui.

Tout le monde sait rire de soi-même, mais du soi hésitant et maladroit, tandis que c'est le soi arrogant et bon calculateur qui le mériterait davantage.

J'admire ce livre d'autant plus fort, que sa puissance externe n'a aucun lien avec la faiblesse interne de son auteur.

En avançant dans un terrain profond, on est tenu à prendre tant de précautions qu'on finit par ramper ; la hauteur, elle, ne se donne qu'à l'aile insouciante, munie d'un regard perçant.

L'ironie est l'un des rares moyens pour valoriser la faiblesse et pour gagner un peu de liberté gratuite ; elle ne te rend jamais plus fort, mais elle t'amène à être plus libre.

Le comique exige d'être recherché, poli, rendu succinct, c'est en quoi il est supérieur au tragique, qui se trouve partout, où se fait jour la vie, débordante et crue.

Entre le don de plume et l'intelligence - aucun lien ; la plupart des hommes intelligents, en se mettant à écrire, n'exhibent qu'une bêtise piteuse. Socrate dut s'en douter.

La surface, ou l'épiderme, permet de visualiser la profondeur ou de caresser la hauteur.

Où peut mener la création *ex nihilo* est bien illustré par l'étymologie du Plan divin : *Je créerai comme c'est écrit !* Ce qui, en araméen, se dirait - *abracadabra* !

Ce que je reproche à la gaieté est de répandre en plate étendue ce qui avait une chance de s'élever jusqu'à la hauteur d'un enthousiasme.

Enlevez à l'écrivain moderne les noms propres, le souci et le jargon du jour - et la triste nudité de sa cervelle n'inspirera que pitié et honte.

La dérive d'une Bouteille à la Mer, est-ce un chemin ? Est-ce encore l'écho d'un beau naufrage ou déjà l'annonce d'une piteuse épave ?

Dans le métier de haute couture - enfilage de pensées, je suis fournisseur de hauts modèles (top-models), de perles langagières.

L'avantage principal d'une paix d'âme est d'offrir les meilleures conditions, pour en peindre le tumulte.

On perçoit le ridicule de la *profondeur* aristotélicienne en retrouvant, tels quels, les concepts de *cause, agent, matière, produit* dans les *work-flows* modernes banalissimes.

Mon français écorché fera sourire plus d'un lecteur indifférent, ce qui m'arrange : l'un des buts de ce livre étant de me rire de mes propres écorchures.

L'intello français étant absorbé par la spiritualité du jazz ou de W.Allen, je dois faire appel aux Valaques pour appuyer mon intérêt à Port-Royal ou au salon de madame Geoffrin.

J'ai de la sympathie pour *la trouvaille variable des mensonges furtifs*, puisque ainsi, par une négation toute mécanique, on fait un pied de nez à *la recherche constante de la vérité éternelle*.

Si ma langue est si souvent rompue, c'est peut-être que je tente trop lourdement de la *ployer* (Montaigne).

Commettre une *erreur capitale* - ils sont terrorisés par cette perspective, sans se douter, que leur premier souci aurait dû être - ne pas se fendre d'un *banal et véridique ennui*.

Ceux qui geignent le plus fort leur *désenchantement* ne surent jamais *chanter*. Ceux qui *narrent* les images sont *ignares* du chant.

La raison de mon affection pour les impasses : toute recherche de la pureté ou de la compassion y aboutit ; n'ouvre de grands chemins que la recherche du lucre.

C'est la position debout qui conduisit le langage de l'homme du borborygme à la métaphore ; mais seule la position couchée permet de produire des métaphores irréductibles aux borborygmes.

Ceux qui affrontent la mort, sourire aux yeux, furent connus d'avoir affronté la vie, grimace aux lèvres.

Le sérieux ne sied qu'aux balivernes ; il est le dernier refuge des imbéciles ; plus un sujet est tragique et profond, mieux un courant ironique et hautain en essuie les larmes.

Peindre des raisons sans faits - noble et subtile tâche ; les tâcherons narrent des faits sans raison.

Je pense, donc je puis, donc je suis, donc je fuis - le parcours du capitulard.

Il n'y a pas de chemins droits, pour monter au Parnasse, surtout si l'on m'observe de la Montagne Oblique, l'Hélicon. Guidé par les Muses, Apollon devient Dionysos.

Peu d'intérêt pour le procès ou le jugement. Propension à commencer par une condamnation ou un acquittement. Sans aucune envie d'enchaîner par une exécution ou un oubli d'entraves.

C'est Jules César qui expliqua, mieux que quiconque, la raison de l'intranquillité des poètes : *Plus que de ce qu'ils voient, les hommes s'inquiètent de ce qu'ils ne voient point*.

La méta-ironie consiste à croire l'ironie – constructive, et le sérieux - destructif.

L'écrit lui-même devrait être un rêve, - au lecteur de savoir fermer les yeux et de choisir sa nuit ; l'écrit des charlatans provoque presque le même effet : il est somnifère et nuit, sans rêve ni lumière ni ombres.

Plus lucide est la conscience de mon impuissance, plus résolument je veux ne vivre qu'intensément.

Vouloir rester incompris est aussi bête que ne compter que sur ce qui est à comprendre ; les mélodies de l'inconnu s'écrivent entre les lignes, et elles valent plus que les lignes du connu.

Bâtis des ruines, destinées à la vie. On se méprendra sur ses habitants, qui ne peuvent être que fantomatiques. C'est la bêtise humaine qui voit dans tout fantôme - un mort.

On a besoin de plus d'énergie, de talent et de force, pour entretenir la pose de perdant que pour tenir le rôle de gagnant.

Jadis, on tenait à son visage et méprisait son corps ; aujourd'hui, tant de soucis pour son corps, mais il n'y a plus de visages.

Où la part de vérité est plus désirable que la vérité entière ? - dans une poésie, dans un décolleté, dans un diagnostic létal.

Le réel est si inépuisable, que creuser l'impossible est une tâche pour aveugles ou blasés.

Il me plaît, ce plaisir enfantin de savoir que, parmi mes auteurs cités, il y en a trois, qui portent mon prénom, et qui sont, tous les trois, des poètes, tout en provenant de trois tribus différentes.

Il y a des philosophes, chez qui on sent surtout un intense climat (Platon, Nietzsche, Heidegger) ; chez les plus raseurs, on ne voit que des paysages inanimés (Aristote, Descartes, Kant).

La conscience d'échec nous tient en éveil, lorsque la vie nous sourit ou nous berce ; l'enthousiasme se vit le mieux au milieu des ruines.

La parenté entre la haute poésie et la philosophie profonde est si proche, que l'intimité entre elles, poussée trop loin, relèverait de l'inceste (E.Husserl) et engendrerait des monstres.

En tombant sur ce verdict de Proudhon : *Il pense profondément à rien*, je suis frappé par sa spécularité avec ma propre invitation à *tout ressentir hautement* !

L'ironie : faire croire, que le réel n'est qu'une farce et qu'une farce contienne du réel !

La manie des hommes de garder les pieds sur terre se propagea jusqu'au métier d'écrivain, qui, pourtant, consistait jadis à faire chanceler la terre sous nos pieds.

Vous êtes sûrement poète dans votre langue - ce qu'on disait des vers français de Rilke ou de M.Tsvétaeva, mais pour le comprendre et l'apprécier, il faut être soi-même et poète et polyglotte.

Quelle précision peut-on attendre de la linguistique ou de la philosophie, dites *comparées* et non pas *comparantes* ? La même bizarrerie morphologique que dans *sleeping*-car ou *drinking*-water.

Sache que, pour briller, rien de plus prometteur que la maîtrise des ombres ; tous ceux qui veulent porter des lumières finissent dans la grisaille de l'oubli et de l'indifférence, sans reliefs ni ombres.

Pour chercher des résonances dans un livre, il faut déjà être porteur de ses propres mélodies. Sinon, on n'assisterait qu'aux cadences régimentaires et mécaniques.

Les hommes calculent en tout ; ils ne devinent que quand ils s'oublient. *Les femmes devinent tout ; elles ne se trompent que quand elles réfléchissent* - A.Karr.

De tous les temps, l'ambition de l'artiste fut de transfigurer le monde ; par les temps qui courent, les barbouilleurs, héritiers des artistes, se contentent de le défigurer.

Pour ne pas se déchaîner, ils veulent vaincre leur soi connu. Je me déchaîne, m'étant soumis à mon soi inconnu.

La caresse, pour l'âme, serait la même chose que le mordant - pour l'esprit.

Le rasoir d'Ockham ou la raison suffisante de Leibniz feraient partie de mes arsenaux de contraintes, si je pouvais leur trouver une bonne cible victimale.

Souvent, la femme se contente du trop, pour nous rester nécessaire. *Pas assez* est nécessaire à l'homme, pour qu'il ne soit pas trop suffisant.

Intellectuel : perversion citadine du rustique philosophe.

L'ironie devrait être tragique de fond, classique de forme et romantique de ton.

L'ironie, la musique et la métaphore semblent être des synonymes, lorsqu'on y voit le contraire du sérieux dans, respectivement, la vie, la pensée et l'art, et ce synonyme, bizarrement, s'articule autour du jeu.

Les gouffres apocalyptiques modernes ne me font pas pousser les ailes ; l'abolition du Jugement Dernier ne me décloue pas du banc des accusés.

L'ancrage n'est qu'un naufrage d'un vaisseau fantôme, déserté par son équipage ailé.

Ils écrivent parce qu'ils ont quelque chose à dire, à montrer ; je n'écris plus dès que je n'ai plus rien à chanter ni à cacher.

L'idée est un mannequin, que l'artiste habille de sons et de couleurs et dicte l'expression de son visage et l'allure de sa démarche. Mais ce n'est pas au mannequin de séduire le regard exigeant.

Aux heures sans étoile, je suis condamné à ne voir que des trajectoires, à devenir *philosophiste*.

Un bon penseur : un climat, dans lequel je m'immerge, - le ton, le regard, la noblesse ; un mauvais : des paysages ou natures-mortes – des routes, des services, des panneaux – des choses.

Le savoir apporte de la joie à l'esprit et de la douleur à l'âme ; et ce n'est pas par additions ou soustractions qu'on en crée l'équilibre, mais par factorisations, cet art d'effacer ou d'introduire des différences.

Le créateur choisit son adversaire, son arme et son issue désirée. Le puissant penche pour le nombre, le muscle et la victoire insolente. Le subtil, l'impuissant, - pour la lettre, l'ironie et la défaite consolante.

Comment traduit-on, aujourd'hui : *l'artiste peint un tableau* ? - *le plasticien maintient son installation* ! *Le mot rencontre le son ? - le concept émerge du bruitage*.

Le rêve de toute fourmi littéraire est qu'on prenne ses labyrinthes, chaotiques, anodins et accumulatifs, pour toiles architecturales d'araignée, pleines de menaces.

Pour faire parler l'être, suffit l'intelligence ; pour faire chanter le devenir, il faut du talent.

Il est facile de prendre de haut les profondeurs, surtout quand on ne quitte pas la platitude ; mais on peut les munir de hauteur, lorsqu'on a, pour fondements, - des sommets.

Ce ne sont ni la sagesse ni la morsure qui sont les signes les plus obvies de la présence du serpent, dans ces lignes obliques, mais ses peaux abandonnées.

Pour que ta valeur ne te perde pas, cache-toi dans des formules, dont personne ne parviendra à évaluer la valeur à cause des inconnues insolubles.

Quand on ne prend pas au sérieux la vie, on se prend trop au sérieux soi-même ! Les délices béates des jouissifs ont beaucoup de chances d'être une délicieuse sottise.

Les personnes enrichies témoignent d'un amour lucratif de l'art décoratif, tandis que l'amour désintéressé de l'art n'enrichit personne.

L'ignorance, c'est la constance. Mais l'addition de constantes, même de savantes, ne produit aucune formule et cache la constante même. C'est pourquoi un sot connaissant est plus sot qu'un sot ignorant.

Chacun a en soi une part de l'utilisateur d'outils, du constructeur et de l'inspirateur. L'artiste crée, le poète crie, l'homme craint ou croit. Trois stades d'admiration ou d'angoisse, avec un miroir ou avec un rasoir.

Encore des contraintes : toute poésie commence par l'exclusion du bois de mon arbre, de la matière première de ma montagne, de la lumière de ville de mon ciel étoilé.

Tant d'écrits tentent de m'éclairer, en faisant passer leurs lampes de rue pour lueurs du ciel ; je leur préfère les créateurs des ombres terrestres, dans lesquelles je devine une lumière céleste.

Les livres de philosophie moderne aident à rédiger des thèses de doctorat et non des testaments.

Une sage précaution : faire rire ou sourire les gens, pour qu'ils oublient l'envie de vous pendre ou de vous mordre.

Avoir, c'est avaler ; *être*, c'est mâcher ; *rêver*, c'est savourer son propre goût et créer ses propres soifs.

La hauteur joue le rôle décisif dans l'acquiescement, que j'adresse au monde, acquiescement hautain. Toutes les déchirures et conciliations sont égalisées et surpassées par une judicieuse mise en hauteur.

En matière artistique, on aurait dû dire, que l'homme enfante et la femme - engendre.

L'ironie est un bon moyen prophylactique de défense du sacré contre le futile et le frivole : ironise, toi-même, sur ce qui est grand et pur, avant que la vie et le temps ne le frivolisent ou futilisent.

Qui veut déduire développe ; qui veut séduire enveloppe. Développer des abstractions, non enveloppées de chair métaphorique, c'est reconstruire un squelette à partir des ossements.

Le désir de s'abandonner est le plus violent et le mieux réussi chez ceux qui voient la volupté suprême dans une maîtrise de soi.

Les stoïciens aiment mieux nous faire pitié qu'envie ; je pencherais pour l'inverse. Mais lorsqu'on réussit à inspirer les deux à la fois, on passe maître de l'art ironique.

L'ironie relève, elle aussi, du pneumatique : dégonfler la pompe du réel (le monde) et enfler le silence de l'imaginaire (le moi), pour donner de mon propre souffle à mes voiles.

Plus nous nous mettons à disposition de la terre, moins il nous en reste pour être voué au ciel. Mais plus on s'accroche au ciel avec des ailes croissantes, plus ridicule on sera à l'atterrissage.

Tous savent, qu'il n'existe pas d'ineptie, qui n'aurait pas été proférée par un sage quelconque. On oublie plus facilement, qu'il n'existe pas de sagesse, qui n'aurait pas été professée par un sot.

Si je veux être guidé par le clair de lune ou apercevoir l'aurore avant les autres, je dois être prêt à porter des bleus, au front et à l'âme, et avoir souvent les yeux pleins de rosée.

Ne pas jeter bas les temples des oracles, parce que les hommes finissent par ne leur demander que l'arrangement de leurs sales affaires.

Dans la spontanéité, le *hasard* a plus de place que la *nature*. Elle n'est donc pas une valeur inconditionnelle et doit subir le même polissage que le maniérisme, la prééminence du calcul devant l'intuition.

On s'attache d'autant plus à *arriver* à ses buts qu'on a moins d'*allant* dans ses contraintes.

Ah, s'il était possible de réunir l'ironie, les yeux, les finalités de Voltaire avec la honte, le regard, les commencements de Rousseau ! Le luxe avec l'ascèse !

Le fond et la forme en littérature : mieux on maîtrise les entrailles, plus on se voue à l'épiderme. Au lieu de finasser en profondeur sur les idées qui avisent, on se met à caresser en hauteur les mots qui grisent.

Ce que je reproche aux phénoménologues, ce n'est pas tellement leur manie de mettre partout un complément d'objet, mais l'absence d'un sujet libre et le flasque de leurs verbes.

Les livres les plus ennuyeux sont des livres sincères, écrits d'après les expériences personnelles et fidèles en tout point à la réalité et à la vérité.

L'ironie serait la bravoure des faibles, cette arme pitoyable de l'humilié, ou la lâcheté des forts. La bravoure des forts me fait ironiser sur les autres, la lâcheté des faibles - sur moi-même.

Te contenter de ta démesure, faire étalage de ta modestie.

Tu déposes des lauriers à un piédestal ? - n'oublie pas de les imbiber d'un répulsif, tant de chiens errants reniflent les couronnes.

J'ai une vision très nette de mon lecteur ; dommage que je ne l'aie jamais rencontré.

Dès qu'on se met au service des idées, on devient serviteur moutonnier incapable de produire des idées soi-même.

Les plus insignifiants des conformistes, en philosophie, sont ceux qui ne citent personne.

Pour bien chanter les charmes de la faiblesse des mains, il faut posséder une très forte voix de l'âme. Les débâcles fracassantes n'enthousiasment que mises en musique apaisée.

La subtilité se mesure en nombre de couches d'ironie ou de paradoxes. Plus le fond est profond, plus le mérite est haut : *La plus subtile folie se fait de la plus subtile sagesse* – Montaigne.

Les paradoxes excitent le palais ; les convictions engraissent les bas-fonds. Le style est le compromis entre bon appétit et bonne digestion.

Je prône *la contrainte, l'acquiescement, le rêve* ; je lève la tête, je vois l'intellectuel lambda – il est *libre, rebelle, au contact avec la réalité* – je comprends que j'y suis un intrus, un ennemi ou un fantôme.

Étant partisan des commencements, je vois de travers l'image de la souche, qui est la fin de l'arbre ; pourtant, faire souche est un acte de *débutant*, ne visant pas encore la finalité – faire mouche.

L'intelligence nous invite à coller le nez contre les choses, la nature - de reculer devant elles. Seule l'ironie permet de s'en approcher ou de s'en éloigner, sans broncher.

Le sot optimiste : le progrès des idées justes ; le sot pessimiste : les idées fausses humilient les idées justes. L'ironiste : plus on se moque des idées plus elles redressent leur tête dans une fierté de mots.

Même les cartésiens trahissent leur maître : ils ne disent plus 'je = je suis', mais 'je = j'ai'.

Encore de l'importance de la géométrie : le sot veut se mettre au foyer des figures de la vie ; le sage préfère la souplesse elliptique, la complétude parabolique, l'élan hyperbolique.

Une grande légèreté favorise la descente dans les profondeurs. Le poids du savoir permet un élan vers la hauteur.

Être crédible dans l'écriture, ce n'est pas tenir à ses certitudes, mais entretenir des illusions d'autrui : paraître sensible au lecteur intelligent, passer pour intelligible au lecteur sensible.

Les rythmes devinrent si mécaniques, que mes strophes toniques ne seraient pas entendues, rien que pour être prises pour syllabiques.

Au lieu de patauger dans l'*essence de la profondeur* (Heidegger), dont la plate existence me barbe, je plane dans l'inexistence de la hauteur, son universalité me suffit.

Aimer le calcul est un excès d'esprit pardonnable ; calculer l'amour l'est beaucoup moins.

Tout ce qu'un Narcisse demande à la profondeur du lac est de ne pas troubler sa surface réfléchissante.

Une pensée est la cible ne servant qu'à enflammer l'œil. La toucher n'est pas indispensable.

Tous habillent leurs *pensées*. Les habits les plus recherchés sont des feuilles (de laurier, de chêne, de figue) et des plumes (d'oie, d'autruche, d'ange). J'aurais choisi la camisole de force.

Ce qui me console de ne pas être un musicien, c'est l'exceptionnelle médiocrité intellectuelle de tous les grands représentants de cette guilde. Le don musical doit être le plus inhumain.

C'est la honte des plates coutures des idées, plus que la fierté des hautes coupures des mots, qui me retient du délayage discursif et me circonscrit dans le genre (ir)responsable de maximes.

La pensée ne devrait ni reculer ni avancer, mais tourner en rond, pour que sa musique nous fasse danser, - telle est la leçon de l'éternel retour, opposé au progrès hic et nunc.

L'humour enlève de la pesanteur à la comédie, mais l'ironie n'ajoute pas de grâce à la tragédie. C'est pourquoi le Tchékhov anti-ironique est plus tragique que le Shakespeare ironique.

La tradition, comme la routine, est oubli, ignorance ou impuissance dans les commencements.

Ma force réclame la négation, et ma faiblesse déclame mon acquiescement. J'adhère à la plus intelligente.

Tout récit, visant les finalités, est tronqué, tandis qu'il y a tellement de fragments, ne quittant pas les commencements, et qui sont parfaitement achevés.

Je tiens à l'écriture des commencements ou du premier matin du monde, par réflexe agacé contre le beuglement ambiant sur la fin du monde.

Oui, le viol est peut-être nécessaire, pour faire de beaux enfants à l'Histoire, à l'espérance ou à la littérature, mais la caresse devrait accompagner la rudesse, pour ne pas multiplier des orphelins.

La différence, spirituelle ou stylistique, entre l'acquiescement ou la négation, face au monde : on chante le *oui* au mystère de la vie, on récite le *non* à sa solution.

Les esprits chancelants tendent à s'appuyer sur un mur mirifique de la rigueur, tandis que *les esprits justes donnent naturellement dans la métaphore* - La Bruyère.

L'ironie, c'est la politesse du sens de l'harmonie : mesurer l'outrance, contenir le débordement, enraciner les envolées, rendre mélancoliques mes fureurs.

Le cinéma muet fut moins niais : on suivait les yeux plus que les bouches.

On ne se retrouve au milieu des ruines qu'à la suite d'une chute ; dans le seul cas, où je les salue, la chute fut due non pas à la pesanteur terrestre, mais à la grâce céleste.

Il n'est pas honteux d'avoir des convictions ; il est honteux de ne pas trouver de préjugé, qui leur serait supérieur.

L'orfèvrerie de l'absurde, sur trois plans : la platitude, la profondeur, la hauteur - Pénélope, les Danaïdes, Sisyphe.

La relation sagesse-folie manque de symétrie : si le Socrate fou est bien Diogène, le Diogène assagi devint directeur commercial ou sous-préfet.

C'est dans les cruciverbistes qu'on voit la figure de penseur ; les Tyrannicides décorent les comices kolkhoziens ; la Victoire de Samothrace ouvre une séance de Bourse !

Quand on sait imprimer son propre filigrane, on peut rendre intéressante la lecture de n'importe quel chiffon.

On a beau chercher le meilleur remède pour se débarrasser du *souci de l'être de l'étant*, rien ne vaut la *néantisation de l'en soi pour soi*.

Le feu apporte la vie, l'eau la porte, l'air la supporte et la terre l'emporte.

Le vertige tranquille s'appelle ennui.

L'ironie est la meilleure dialectique ; elle permet de rester dans l'acquiescement moqueur, sans s'encanailler dans la négation, sans pinailler dans une synthèse, toujours ou lourde ou plate.

La pureté, la traversée filtrante des quatre éléments : je succombe aux bacilles de l'eau, m'entache de la suie du feu, me contamine du virus de l'air et finis par me donner au ver de la terre.

La vie commence avec l'eau de notre semence, continue avec le feu de nos rêves et avec la terre de nos actions, se termine avec l'air de notre dernier souffle.

Mon atelier n'est ni chantier ni laboratoire ; tout au plus – un salon en ruines, où se rencontrent des fantômes des temps moins barbares.

Le sérieux étant le premier ennemi du bonheur, l'ironie devrait servir de contrainte, de rempart aux assauts du sérieux et d'échappatoire vers le bonheur.

On conquiert la profondeur, pour mieux voir les choses ; on s'abandonne à la hauteur, pour les voir avec autre chose que les yeux.

La pesanteur (gravitation) rend l'espace courbe et le temps élastique ; je me demande si la grâce ne devrait pas faire la même chose, en privilégiant la hauteur et l'éternité.

Celui qui laisse envahir son *âme* par les *technologies* deviendra idiot et robot, mais celui qui ne les laisse pas armer son *esprit* est déjà idiot, sans se prémunir contre la robotisation.

Les châteaux en Espagne, comme leurs vestiges, les ruines, brillent par leur inexistence. Quelle autre architecture aurait pu héberger le rêve, qui ne se manifeste par aucun signe matériel ?

Face à la haute musique verbale, la facilité presque miraculeuse d'en tirer de l'intelligible profond me rend indifférent aux idées et fétichiste du mot.

Sur le marché de vérités, exercent leur travail de sape les mots déflationnistes d'ironie et de doute, et barrent la route à l'inflation des idées sans provision.

Que ce serait beau, si le dernier cri, dans le goût ou dans la pensée, s'inspirait d'un dernier soupir, c'est-à-dire d'un chant du cygne.

Où A.Musset a-t-il vu des *anges du crépuscule* ? À la tombée de la nuit, n'apparaissent que les bêtes ; les anges annoncent les aubes. Les commencements diurnes chantent les hauteurs nocturnes.

L'ironie, tournée vers les autres, est signe d'une volonté de domination, le plus souvent ridicule ; l'ironie doit ne viser que tes propres turpitudes, déviations et impuissances.

Le bonheur est affaire des états d'âme et non des états de faits ; en absence des âmes, le culte du bonheur n'a d'égal en bêtise que son exécration.

Dans l'égale lumière du savant, toute étincelle devient blafarde ; elle a plus de chances de briller et d'être remarquée dans l'obscurité des goujats ou dans les ténèbres du poète.

Les seuls mérites de Descartes : un affaiblissement du jésuitisme, la géométrie analytique, l'invention des symboles '+', '-', '='…

Les sophismes amusent, les dogmes intriguent – les seconds sont plus durables, et le *dogmatisme immanent* de Schopenhauer est plus prometteur que la *sophistique transcendantale* de Kant.

Le génie se reconnaît par le choix de la première ligne ; le talent guide les enjambements ; le destin se penche sur le point final, mais la vie y met une rature.

Calculer le point d'Archimède, sans chercher à soulever des lourdeurs ; s'exercer en tension de la corde, sans décocher de flèches sur des cibles trop basses, - noble métier d'ironiste.

Aucune définition opératoire du monde, de la substance, de la liberté, de Dieu n'est possible. Et pourtant, tant de raseurs dissertent sur l'indécidabilité des antinomies kantiennes...

Il y a de l'hypocrisie dans mon culte des commencements, puisque si ceux-ci se remplissent facilement d'enthousiasmes, les parcours sont marqués par la honte, et les fins n'exhibent que le désespoir.

Ceux qui, dans un livre, cherchent du pain et du vin, en ressortent blasés et sobres. Je n'offre qu'une soif à entretenir et une ivresse, née de la lecture des étiquettes.

Il faut rester moqueur et insensible à la dramatisation *injuste* des truismes ; il faut rester mélancolique et sensible à la banalisation *juste* de l'héroïsme.

Sachant qu'il n'a rien à *dire*, le graphomane se met à *montrer* ; il ne comprend pas que les choses qu'il montre sont encore plus ennuyeuses que les paroles qu'il en aurait dites.

Nos yeux suffisent pour dénoncer des enfers terrestres, mais il faut un bon regard pour annoncer des paradis célestes.

L'élision du dernier pas et la majuscule du premier - signes du respect pour la phonétique et l'orthographe divines.

Connaître, transformer ou aimer son destin sont des niaiseries du même ordre, puisque tout destin est un fatras mécanique de hasards. Et *amor fati* signifie plutôt acquiescement et indifférence qu'amour.

La philosophie étant surchargée d'interminables lourdeurs séniles, le seul moyen de lui donner des ailes de jeunesse serait de s'y limiter aux commencements.

L'absolu est : le tout, le vrai, l'être ? Vous pouvez intervertir dans tous les sens ces quatre facettes de la sagesse académique, en y glissant, en plus, le savoir et l'esprit, vous seriez toujours approuvé par Hegel.

Le malade se fiche des résurrections, il ne songe qu'à la guérison. La résurrection est épreuve de l'arbre ; on en peut créer le climat jusque dans un grabat, en glorifiant l'incurable.

Être indicible ou invisible, je peux le justifier, en me cachant derrière mon soi inconnu. Mais non – être inaudible, car mon soi inconnu doit émettre de la musique, à défaut de discours et de tableaux.

J'écris en français, car Valéry comprendrait mieux mes intentions, tonales, intellectuelles et musicales, que B.Pasternak ou Rilke.

Tu ne peux avouer, sans rougir, que ta tête est vide de pensées et de vérités, que si ton cœur est inondé par le monde de Bien ou si ton âme inonde le monde de beauté.

Des reliefs des autres s'installent dans mes paysages, mais ils subissent une acclimatation à mes frimas et mes ardeurs.

Se manifester par la pensée (Descartes) ou parler en prose (Mr Jourdain) sont des découvertes ou des constats monumentaux, relevant exactement du même niveau de bêtise…

Comme tous les bons arbres, le mien doit être, de temps à autre, élagué. Je reconnais les branches mortes par leurs étiquettes : *toujours, partout, jamais, nulle part, tous, nul, personne, aucun…*

Pour connaître, il faut représenter – cette *sagesse* est connue de tout plombier, mais Kant la proclame *principe transcendantal* et en donne la définition en dix lignes galimatieuses.

Mon goût pour le Beau, personnel et peu crédible, est stimulé par les litanies uniformes des autres, en faveur du bien, litanies collectives et tristement crédibles.

Il est possible de bâtir une représentation cohérente pour l'alchimie ou l'astrologie, où des vérités déroutantes seraient démontrées avec une parfaite rigueur.

Plus tu es exceptionnel, plus tu a de droits de représenter et d'interpréter l'universel.

Entre nos doigts, la lettre V devient gesticulante, pour signifier : la Victoire (pour les belliqueux), la Vie (pour les mourants), la Vérité (pour les impuissants), le Visage ou la Voix (pour les expressifs).

À force de répéter que l'homme est un arbre, je finis par voir dans la femme une pomme et un serpent, réveillant non pas une curiosité pour le savoir mais une soif de l'inconnu.

Au lieu d'encombrer la mémoire de ses auditeurs, le philosophe devrait leur expliquer comment oublier le terrible et pourquoi taire l'inessentiel.

Ce qui est sans prix mérite souvent qu'on l'acquière coûte que coûte.

On sait qu'aucun génie n'est admiré par son domestique ; la plupart des candidats à la génialité finissent par ne créer que pour les domestiques.

Le goût angélique : ne s'adresser qu'à l'univers tout entier et dédaigner les détails, dans lesquels, on le sait, se niche le diable de l'ennui, de la mesquinerie, de l'impureté.

De tous les temps, on prêchait le retour à la Nature ; aujourd'hui, le retour à la Culture semble être plus urgent. Dans trois mille ans, on comparera les résultats.

Être dithyrambique pour la merveilleuse espèce humaine et défaitiste du minable genre humain.

On a l'habitude de confier à la bête le souci du corps, et à l'ange – celui de l'esprit. M'est avis, qu'en échangeant les rôles, on gagne en intensité des caresses, charnelles ou spirituelles.

Je ne sais pas si c'est être conservateur ou bien progressiste que de penser, que le peuple a besoin de lumière et de liberté, tandis que l'artiste est fait de ses ombres et de ses propres contraintes.

T'exprimer en ombres suppose la présence discrète d'une source de lumière et d'une musique mélancolique ; ta voix doit être claire et tu peindras à claire voie.

Dans la ville, où de la Boétie écrivit sa *Servitude volontaire*, tous les murs sont couverts de cette minauderie – *Merci, Patron !*

Notre richesse est dans l'élan vers l'inconnu ; tout savoir appauvrit.

Sur la hiérarchie des éléments, appliquée au genre de la confession : tout reptile aimerait être pris pour un volatile des hauteurs ou pour un aquatile des profondeurs ou pour un pyrophile des ardeurs.

Plus que par la puissance de ses moyens, le professionnel – en plomberie, en poésie, au jeu d'échecs – se différencie du dilettante par la hauteur de ses contraintes.

Au lieu d'évaluer la grandeur et la profondeur de l'existence terrestre de l'homme, il vaudrait mieux chanter l'humilité et la hauteur de son essence céleste.

La philosophie vaut par la beauté des réponses aux questions vagues ; la littérature – par la grandeur des questions, auxquelles on apporte de vagues mais belles réponses.

Il faut inclure l'ironie dans l'arsenal de tes contraintes : préserver quelques idéaux des moqueries de celle-là, car sans idéaux, tu ne peux être que producteur et non pas créateur.

La médiocrité a besoin de chênes, de lauriers, de figuiers ; le talent se contente de l'arbre.

L'ange est aussi ridicule dans la réalité que le paon ou la dinde ; il ne doit montrer son visage et ses ailes que dans les rêves.

Les ruines sont le cadre le plus propice pour une création, puisque l'artiste préfère le regard aux yeux, la mémoire au présent, le rêve à la réalité.

L'ange est conscient de ses sabots, mais il ne se sert que de ses ailes.

Apollon est dans une fin figée ; Dionysos – dans un commencement extatique.

Dans le vaste réseau de thèmes philosophiques, le guide le plus utile est celui qui te dirait ce qu'il y faudrait éviter (Sénèque).

Successivement, comment s'exprimait-on en poésie ? - en chantant, en déclamant, en parlant, en marmonnant.

Dans l'écriture, personne ne peut m'imiter, ce qui m'autorise à proclamer ma voix – inimitable. Ce qui ne m'empêche pas d'imiter, de temps en temps, des mélodies ou des rythmes des autres.

Je dois reconnaître que ce que je sais exprimer est plus vaste, plus profond et, surtout, plus haut, que ce que je vois. L'essentiel dans mes notes est écrit, les yeux fermés ou le regard, détaché du visible.

Un sage peut réussir au royaume des sots, mais il ne faut pas oublier que, dans ce cas, le suffrage ait été celui des sots.

Ève et I.Newton surent profiter du pommier, aidés par la sagesse des reptiles, mais c'est l'ivresse des volatiles qui abrège la fête des sages.

Les éclats, projetés sur les forums, se ternissent rapidement ; beaucoup plus de pureté et de longévité possèdent les ombres, que tu chéris dans ta solitude.

Plus chevaleresquement tu te désarmes devant le sublime, plus férocement tu dois t'armer contre le ridicule, qui se trouvera toujours dans les parages.

Mon étoile joue, à peu près, le même rôle que Rossinante pour Don Quichotte – choisir le chemin à prendre et, surtout, à éviter.

La familiarité avec la lumière des autres aide à pratiquer l'élégance dans tes propres ombres.

Pour un créateur des ombres, que tu es, briller est ton souci mineur, et son succès dépend des lumières des autres tout autant que des tiennes propres.

Des œuvres des repus émane le même ennui, que ce soit la tragédie de Berlioz (Hamlet ou Harold) ou la mélancolie des nocturnes de Chopin.

Visiblement, mes notes n'établissent aucun lien avec le public moderne, mais elles créent beaucoup de passerelles avec mon soi inconnu.

Tout ce qui relève de la civilisation est commun ; tout ce que la culture atavique produit, aujourd'hui, est d'une gravité en béton. C'est pourquoi je ne serais pas outré d'être traité de sauvage risible.

La gravité et l'ironie dégringolent au grade des *solutions*, quand c'est l'inertie, et non plus l'invention, qui les façonne. *La gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit* – La Rochefoucauld.

Cervantès et Dostoïevsky se moquent de la noblesse, mais ne font que la faire apprécier davantage (comme se moquer de la philosophie relève, parfois, de la plus noble philosophie).

C'est la présence de chœurs, de curies, de cours, en absence de cœurs, qui me rend sceptique face à la tragédie antique, classique ou romantique. Le cœur s'affaissant – la vraie tragédie.

Je préfère l'obscur, aux sens multiples et étonnants, au clair unique et sans surprise.

Le bavard viole l'ineffable ; le laconique caresse l'indicible.

Il est facile de *fantasmer* sur des signes d'agonie de tout ce qui est vivant ; il est beaucoup plus difficile de *vivre* des naissances de ce qui vivra dans les âmes, dans les livres, dans les notes.

Dans la peinture des commencements, l'arbre originel ouvre plus d'horizons que la source, mais la source apporte la hauteur ; une haute généalogie laisse cohabiter l'archéologie et la téléologie.

Redonner de l'espérance, ce n'est pas dorer la pilule, mais attirer l'attention sur l'or du rêve et se passer de pilule de la réalité.

De la division du travail : l'esprit doit étudier, en profondeur, nos chutes, l'âme doit maintenir, en hauteur, nos élans.

L'origine de l'ennui dans l'écriture : on n'aborde que des choses, qui sont déjà munies d'une étiquette verbale.

Si *être éveillé* veut dire *ne plus faire de rêves*, c'est l'un des états les plus vils, dignes des robots.

Dieu commença sa carrière en créant le monde à partir de rien ; nos absurdistes veulent retourner ce monde merveilleux – à rien.

Négation musicale ou seulement bruyante : l'ironie est une négation élégante ; la vocifération est une négation grossière.

Dans le domaine des rêves *absolus*, j'aimerais donner à mes ombres ce que, dans la réalité *relative*, on attribue à la lumière – ne pas avoir de masse, mais irradier de l'énergie.

Le but d'une consolation – continuer à être dupe de ses rêves.

Avec l'extinction des âmes, être en avance sur son temps, c'est prêcher le culte de l'esprit moutonnier ou du cœur des robots.

Indifférent dans le réel, ambitieux dans le rêve – l'attitude idéale, pour affronter l'existence. À l'essence - le talent et la noblesse suffisent.

Dans leur vie *spatiale*, leurs points d'interrogation ou d'exclamation appartiennent à l'horizontalité, à la platitude ; les interrogations auraient dû être profondes et les exclamations – hautes !

Le nihilisme est au-dessus du scepticisme, ne serait-ce qu'à cause de leurs tonalités respectives - l'ironie hautaine est bien au-dessus de l'humour plat.

Sur le détachement : un bienfait – l'arbre se détachant de la forêt ; une tragédie – l'arbre, dont se détachent les fleurs.

Un intellectuel est celui qui tente des attitudes tragiques et en encaisse de retentissantes déconfitures. Pour sauver le sens du drame, l'humour du mot s'alliera à l'ironie de l'idée.

Un tableau sans cadre est délimité par la nullité des murs d'aujourd'hui ; c'est ce qui justifie mon emploi de citations en tant que cadres, détachés de l'actualité.

Aux superficiels on oppose les profonds, mais aux profonds il faut opposer les hautains.

L'impression de lire un formulaire rempli – telle est ma réaction face à la littérature moderne. Personne ne sait plus graver ses images et ses pensées ; le bronze manque, ainsi que de bons stylets.

Mes notules doivent être fulgurantes (mon soi inconnu), avant d'être, éventuellement, éclairantes (mon soi connu).

Je vis tant de ploucs admiratifs devant le Port-Royal, Saint-Simon, Proust ; je ne vis jamais un homme intelligent se permettre la même niaiserie.

Le commencement, dans l'écriture, est le contraire de l'enfantement : la caresse en est un aboutissement et non pas un prélude.

L'ironie est l'une des contraintes les plus utiles : elle exclut les extases et les lamentations autour des sujets insignifiants.

Il était gênant, jadis, de parler de *ton corps* (on ne le connaissait que trop bien) ; aujourd'hui, il est encore plus gênant de parler de *ton âme* (devenue une grande inconnue).

Un aphorisme ne doit pas être ressenti comme une esquisse, un croquis ou un dessin, mais inspirer la plénitude d'un tableau.

La rigueur, c'est du développement ; la caresse – de l'enveloppement. L'aphorisme doit être une caresse.

Chez les philosophes, je ne tiens en haute estime ni le savoir d'architecte ni l'habileté de maçon ; je leur préfère le métier de consolateur de ruines.

Si un écrit ne se périme pas avec le temps, c'est qu'il contenait, peut-être, assez de sel.

Ils lancent tellement d'étincelles, censées mettre le monde au feu. Les miennes ne songent qu'à éblouir.

De cet objet nous ne savons pas tout – par ce constat de concierge, tout est dit, pour définir la *chose en soi*…

Tous ceux qui se croient nés sous une mauvaise étoile, se dispensent de recherches de leur vraie étoile, celle qui est censée guider leur regard et non pas leurs pas.

L'ignorance est l'explication la plus plausible du bonheur ; regardez les jouissances de l'enfant naïf et la tête maussade du vieux, chargée de connaissances.

La seule hauteur accessible à la philosophie est celle que lui procure la poésie ; et l'ironie est ce qui prévient l'emploi d'unités *profondes* pour mesurer la hauteur.

N'expose, en profondeur, que tes parties vulnérables - pieds, cerveau, muscles ; cache, en hauteur, tes parties furtives - âme, rêve, regard. Vis au pays des cordes tendues et des flèches non décochées.

La comédie de la jeunesse actuelle, c'est qu'elle veuille être vieille.

Mon ambition intellectuelle - me résumer en commencements crépusculaires.

C'est au cours des chutes que naissent les meilleurs chants de la hauteur.

Les aubes (les commencements) sont surtout appréciées aux crépuscules (de la vie).

Ceux qui prétendent avoir trouvé le sens de la vie sont moins bêtes et moins nombreux que ceux qui sont persuadés que la vie n'en a aucun. L'arbre, le papillon, l'ours – ont-ils un sens ?

C'est dans les restaurants, comme jadis au château de Combourg, qu'ils trouvent leur *asile virginal de la solitude*.

Dès que le rêve se met à veiller, il touche terre, il se fond dans la platitude.

Si quelqu'un *aime* vraiment la vérité, on peut être sûr qu'il ne sait pas ce qu'est la vérité, puisqu'on ne peut aimer que ce qu'on ignore. Et comme tout *vrai* amoureux, il est évidemment un sot.

Le héros sauvait la vérité, l'ironiste la noie. Les vérités ne sont plus que flottantes et insubmersibles. Au lieu de céder à la tentation de les posséder par l'idée, contente-toi de leurs furtives caresses verbales.

Tableau ou musique : tes yeux suffisent pour penser aux autres ; pour penser à toi-même, suffit ton oreille.

L'algèbre fut mon métier ; l'ordinateur – mon outil ; l'argent – ma bouée de sauvetage. Je serais un triple monstre : *Argent, machinisme, algèbre ; les trois monstres de la civilisation actuelle* - S.Weil.

L'Être et le Devenir – l'inventaire et l'invention.

La valeur du succès est méprisable ; le succès de la valeur est admirable.

Le remords est un sentiment noble, sauf, peut-être, dans l'érotisme où plus tu es imaginatif, plus triomphalement tu franchis les frontières de la honte.

Jadis, le feu fut le symbole de la connaissance (Prométhée) ; aujourd'hui, c'est le papier du CV, avec les nombres d'articles ou monographies de l'impétrant.

Il est normal de traiter Dieu de sourd et muet, puisqu'il n'entend pas nos questions ni n'émet de réponses. Mais on doit vénérer en Lui un Créateur incompréhensible et génial.

Je cherche des défauts, communs à Nietzsche, Valéry et Cioran, et je trouve – l'absence d'ironie et l'orgueilleux parricide. Ce qui m'aida à ne pas tomber dans un épigonat.

Les niais se doutent bien d'être dans la bassesse, qu'ils présentent comme une profondeur, à laquelle les condamnent leurs *vertus*. Les grands se sentent hissés par leurs *vices*.

Ma nostalgie est tournée vers le dernier instant réel avant l'horreur de mon futur final ; mon espérance surgit d'une résurrection du rêve du passé.

Le sérieux ne sied qu'au savoir ; il faut l'évincer, systématiquement, par le frivole, dans la sphère du vouloir.

Le sérieux, c'est l'arrogance des yeux sédentaires ; l'ironie, c'est l'humilité du regard vagabond.

L'esprit anobli s'appelle âme ; celle-ci se refuse le sérieux et la haine, pour les transformer en ironie. L'ironie est la noblesse de nos détestations ou de nos hontes.

Ceux qui ignorent la honte trouvent facilement une guerre juste et un courage de brutes. Tout appel à la mobilisation générale réveille en moi un déserteur, même des causes justes.

Quand on a la chance de comprendre, que l'art de (dé-)former est plus précieux que ce qu'on (dé-)forme, on finit par se débarrasser des faits.

Je suis trop occupé à entretenir ma soif, pour me nourrir des autres. Les sources sont à moi ; les autres me fournissent des barrages et des rives.

Les dons les plus exclusifs, et donc purs, sont le musical et le mathématique – une sidérante nullité des musiciens, cherchant à faire de l'esprit, ou des mathématiciens, dissertant sur l'âme.

Ceux qui débordent d'âme noient, à leurs corps défendant, un esprit trop lourd.

Ils regrettent de ne pas avoir suffisamment agi au profit de leur stature sociale ; je regrette d'avoir trop agi, au détriment de mon rêve solitaire.

La plénitude recherchée – le vide d'une belle forme sans contenu.

Dans les bonnes ruines on retrouve des traces des voûtes, des marbres, des mosaïques et non pas des fondations ; celles-ci sont des lieux datés, les ruines – des ouvrages atopiques, atemporels.

Les yeux ou les cieux, pour mes témoins infidèles ? Mon château en Espagne s'ouvrant par une tour d'ivoire ou s'écroulant en ruines ? Vais-je devenir Sisyphe ou Narcisse ?

La goujatterie l'emportera toujours sur la délicatesse, comme l'ironie – sur le lyrisme. C'est pourquoi je préfère le *Minnesinger* au *hidalgo*.

Si tu sais interpréter tout triomphe en tant que débâcle, tu ne feras plus de différence entre causes perdues et causes gagnantes. Tu te détourneras des finalités et te consacreras aux commencements.

Plus harmonieuse est ta berceuse - une espérance passive, plus mouvementé sera ton rêve - un désespoir actif. Un beau chant vespéral doit précéder un beau regard nocturne.

Ils insèrent leurs livres dans leurs bibliothèques ; j'insère les livres de la mienne dans mes livres.

L'ironie est aussi un trait d'âme, qui donne de la vigueur à l'irréalité du bien. C'est toujours non sans mal que le bien triomphe du mal, même si le mal cède bien devant le bien.

L'ironie n'est qu'une forme, pour accéder au contenu, dont on ignore les chemins d'approche droits et en dessine des obliques.

L'Amour

L'amour peuple ma solitude et me rend tellement seul dans la multitude. Ce qui me prépare à ma future angoisse : *Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé* - Lamartine.

En cherchant à rapprocher un amour affectif d'un amour effectif, on les rend tous les deux défectifs. Le premier se met à ne se décliner qu'à l'instrumental, le second à ne plus se conjuguer qu'au présent.

L'homme *tente* la pensée, la femme - le sentiment. Tout, chez l'homme devrait n'être qu'*attente*, chez la femme - que *tentation*. *Il* serait *aile* d'Icare ; *elle* - *île* aux sirènes.

Avec la vie comme avec la femme : vénérée en tant que mystère, aimée en tant que problème, soupçonnée en tant que solution.

Les mérites, la réciprocité, la compréhension - ce sont des nuisances qui brouillent ce qu'il y a de pur dans l'amour. Si je t'aime, tes actes et tes raisons n'y sont pour rien.

L'amour peut se refléter sur d'étonnantes facettes. Croire dans ces éclats plus qu'en illuminations ciblées et ombrageuses de la raison.

L'éloignement, en unités du palpable, d'un être cher est cette belle indétermination, qui laisse notre imaginaire, et non pas nos calculatrices, chercher le cadre pour ce qui est derrière le visage.

On tombe amoureux de nous à cause de notre regard, qui fait oublier les choses vues, mais nous sommes déchus, le plus souvent, à cause des choses, sur lesquelles notre regard est surpris de s'arrêter.

L'esprit qui s'attarde sur les petits défauts de la femme empêche le cœur d'en découvrir les grands charmes.

Le contraire de l'agir est le caresser ; et l'amour est dans l'art de réduire la sensibilité et la sensualité aux caresses du cœur ou du corps – garder la clarté d'une fin et le vertige d'un commencement.

Le malheur est corrosif, il pénètre partout et imprime à tout le ton dolent et éploré. Le bonheur se concentre dans un seul endroit, celui qui est frappé par lui et laisse le reste sans parole.

Les dictionnaires du malheur sont inépuisables, mais le traduisent en langues étrangères. Rien n'est plus pauvre en paroles que le bonheur, mais c'est bien dans sa voix que j'entends mes idiomes.

En mettant à l'origine du péché - l'amour charnel, le christianisme entoura nos caresses d'une aura supplémentaire. Qui apporta le plus à l'urbanisme des idées ? - des entreprises de leur démolition !

La sécheresse du cœur se reconnaît non pas dans le goût pour l'abstraction, mais dans l'incapacité de vibrer devant une belle abstraction, comme on vibre devant une belle femme.

L'amour ne peut pas s'entendre avec le bonheur. Celui-ci est dans l'ignorance des limites et vit dans une autarcie alimentaire, celui-là est tout de troc et d'emprunt.

Croire et ne pas croire la même chose en même temps et de la manière la plus fanatique, cela s'appelle aimer.

Deux déviations de la passion : idéal (système, école, tribu) ou geste (pouvoir, gloire, paix).

L'esprit, ce serait une raison discrète dévoilant un sentiment pudique.

Chez les autres, je ne vois que le sens et non pas le désir. Chez moi, au contraire, tout ce qui compte - la vie, la femme, la vérité - n'est que désir.

Un stoïcien : *doute du malheur, croie en bonheur*. Un cynique : *un petit doute tue un grand bonheur*.

Pour porter des fruits il faut quitter la saison des fleurs. C'est aussi vrai que la parabole du grain qui meurt. Ne pas confondre le grain et la paille. Le feu, qui se propage, ou le feu d'artifice d'une naissance.

Si un bonheur s'apprête à habiter des hauteurs, n'oublie pas, qu'il n'y a, là-haut, que disharmonie, silence et avalanches.

Il y a, autour, tant d'esclaves libérés et si peu d'hommes libres acceptant une tyrannie captivante, despotique et douce.

Une tendresse pudiquement retenue a une étrange propension à tourner en un sarcasme cynique. Quel ironique déchiffrera ta bile ?

Les causes imaginaires s'imposent au nigaud, qui ne sait pas déchiffrer l'anonymat des effets. Le propre des passions du délicat est l'anonymat des causes et l'imposture des effets.

Quand on aime, on aime une chimère animant un visage réel ; quand on n'aime plus, c'est bien le visage même déserté de chimères.

L'amour est une sainte simplicité ou une hérésie sans défense ; en bûcher ou en iconostase, il est tantôt Phénix et cendre, et tantôt épines et larme ; une mort et une résurrection, prises pour une maladie.

Savoir s'absenter, l'un de l'autre, en amour, est plus judicieux que savoir se retrouver. Les yeux bien accommodés trouvent ce dernier chemin, les yeux en proie au vertige des promesses - le premier.

Comme dans tous les métiers, pour exercer le *bien* ou le *beau*, les diplômes aident : une licence dans la vie délivrée par la faculté de l'*amour*, une maîtrise de la vie, que délivre l'école de la *vérité*.

Aimer : quand, sous mes yeux incrédules, le corps, l'esprit et le cœur de l'être aimé deviennent âme.

La promesse du bonheur se mesure non pas par l'étendue de ce qu'on cherche à en remplir, mais par la hauteur de la béance qu'on prépare pour l'accueillir.

On se décide pour la solitude - et l'on trouve l'amour comme récompense. Chez les autres, qui ne savent pas rester seuls, l'amour est une punition.

La liberté démystifie l'amour ; l'amour fait mépriser la liberté. On sait où conduisent l'esprit libre et l'amour libre - vers le robot et le mouton.

J'aime, tant qu'au créer ne se substituent ni le bâtir ni le construire, tant que l'élan de la forme me préserve du contact avec le fond.

Une dose d'horreur peut donner du piquant à l'amour, comme une certaine élégance donne du sel à l'exécration.

Esclaves de la raison, ils éteignent ou abaissent leur passion et tirent leur orgueil de s'être mis au-dessus d'elle, pour la maîtriser.

Une passion est pure, quand elle ne doit rien ni à l'adversité ni à la contradiction.

La chose la plus sinistre, accompagnant un amour éteint : personne ne peut me devenir plus étranger que celle que j'ai aimée.

Il est facile de savoir si on aime vraiment : quand toute proximité devient impensable et impossible, une fois le sentiment d'amour évaporé.

La caresse, ce dénominateur commun entre deux pulsions centrales de l'homme : chercher une maîtresse ou une reconnaissance ; l'orgueil est vaste, la volupté est profonde, mais la caresse, elle, est haute !

L'amour de Platon, l'amour d'Aristote, l'amour du Christ (tendresse, volupté, sacrifice/fidélité - *agapé, éros, philia*), trois révoltes contre nature, qui, pourtant, constituent l'homme.

On se dégrise en assouvissant ses soifs ; seules la forme et les étiquettes des bouteilles, le regard et l'écriture, nous tiennent encore en vertiges, nous enivrent sans vin.

Cœur comme matière exige beaucoup d'impassibilité. Cœur comme outil n'est utilisable qu'en et par pulsions.

La meilleure ironie naît du trop d'amour ne trouvant ni preneur ni réceptacle.

La meilleure façon de donner est de se donner ; pour créer, rien ne vaut s'être créé ; mais pour aimer, s'aimer n'apporte rien et gâche, souvent, tout : *Veux-tu qu'on t'aime ? Ne t'aime pas* - Hugo.

Le bonheur, c'est très simple : aimer ce qu'on désire.

Par analogie avec les Chinois, qui voient dans le détachement spirituel - de la fadeur, menant à une harmonisation du sens, on peut dire que l'attachement sentimental est de la saveur d'un chaos des sens.

Le sentiment n'est vivant qu'immobile, tant qu'une roulade parfumée en émane. Lorsqu'il se frétille, on ne sait jamais quelles ailes le portent. La joie de l'essaim est prise aux adieux d'une fleur.

L'amour est fait de sensations nettes et d'images vagues ; dans les premières nous sommes tous égaux, ce n'est que par notre capacité de divaguer sur ce qui est net que nous pouvons encore être originaux.

On nous respecte, mécaniquement, *grâce* à ce que nous sommes ; on nous aime, mystérieusement, - *malgré* ce que nous sommes.

L'amitié attend de nous la fidélité, et l'amour - le sacrifice ; quand on les confond, on se trompe ou trompe l'autre.

Les yeux d'amoureux, la vue de sage, le regard de créateur - le bouquet complet, la fusion d'un cœur, d'un esprit, d'une âme - à offrir à un talent.

L'amour, qui est éternel tant qu'il dure, peut être comparé avec le parcours des dieux : *Les Dieux <u>furent</u> immortels* - S.Lec.

L'amour, c'est le souvenir de l'invisible, l'intelligence de l'indicible, l'oubli de l'incurable. *L'amour naît du souvenir, vit de l'intelligence et meurt par l'oubli* - R.Lulle.

Voir, dans l'objet de ton amour, ce qui n'existe pas ; ne pas y voir ce que tous voient - les yeux fermés font de nous - un regard libre, car ne suivant que des contraintes incalculables.

Le beau nom de *volonté* n'est vraiment grand que lorsque derrière lui on devine aussi bien l'esprit que l'âme, le cœur et le corps, la puissance y étant rejointe par la hauteur, la passion et la caresse.

Un jour, on comprend que la chair, contrairement au corps, est aussi immatérielle que l'âme ; l'âme, dispensatrice des caresses invisibles, la chair, réceptacle des caresses du regard et de la peau.

La soif de l'amour élève et redresse ; la soif de la vie abaisse ou humilie. La vie ténébreuse de l'amour éclaire l'artiste ; l'amour béat de la vie l'éteint.

Celui qui se connaît ne peut pas être narcissique ; seule une belle femme peut le faire se perdre et se mettre ainsi à s'aimer.

Pour devenir dionysiaque, Apollon n'a qu'à adopter la voix d'Éros.

La caresse est à l'âme ce que l'algorithme est à l'esprit, et l'orgie – au corps. La caresse est l'esprit, devenu charnel, ou le corps, devenant spirituel.

La femme apprécie les hommes, qui la font rire, et l'homme - les femmes, qui le font pleurer. Mais la femme le fait en pleurant, et l'homme - en riant.

L'érotisme est peut-être le seul domaine, où tout homme puisse devenir artiste. *Grandeur de l'homme dans sa concupiscence – d'en avoir su tirer un règlement admirable* - Pascal.

L'âme qui aime n'est plus à l'homme, elle se donne ou se vend à l'ange. Dieu n'apprécie que le troc, le diable tient aux intérêts. Tous les deux sont témoins, quand on déclare la perte.

Un mystère de l'amour : vivre le même rythme, sans partager la moindre partition ni livret ni souvenir. Être chef d'orchestre d'un ensemble de cordes et de souffles, derrière un rideau tombé.

Chez l'homme on respecte surtout la volonté et chez la femme – la spontanéité. C'est pourquoi l'amour non-partagé rend la femme – digne de pitié, et l'homme - pitoyable.

L'amour est une permanente élévation d'idoles et un besoin de reconversion. Tout charlatan d'encens ou de statues y trouve sa grâce. *Amour, je t'ai servi sous tous les dieux* - C.Marot.

La vie *entretient* les plus belles promesses ; l'action les *tient* et par là même les tue ; l'amour, c'est la recherche de promesses immortelles.

Le seul état où il vaille mieux être quitté de toute espérance est l'état amoureux.

Un manque corporel, provoquant un débordement sensuel, telle est la généalogie d'Éros, cet ange-démon, intermédiaire entre les dieux et les hommes, divinement mystérieux, humainement bestial.

Les yeux perçoivent le réel, les regards conçoivent l'idéel. Le regard, porté par le mystère, s'appelle caresse. *La caresse est marche vers l'invisible* - E.Levinas.

J'ai tant aimé ce qui est invisible en toi, que, par un débordement de tendresse ou d'imagination, j'ai fini par aimer ton visible.

La quintessence amoureuse est dans la disjonction des attirances, tandis que *l'essence de tout amour consiste dans la conjonction* - J.Swedenborg. Pour ce qui est de la négation, elle en est la substance.

Ce stupéfiant parallèle entre l'écriture et … l'amour : la volupté d'un verbe (désir) naissant, accompagné, va savoir pourquoi, d'une créativité (fécondité) de l'acte d'écrire (d'aimer).

Pour savoir si j'existe toujours, être aimé apporte sans doute plus de doutes vertigineux qu'avoir cogité n'apporte de certitudes apaisantes.

L'amour nous caresse par ce délicieux paradoxe : il fait croire profondément en ce qui aurait mérité le plus haut doute.

Quand la musique n'est plus là, on n'aime plus. Ce n'est pas aimer ou être aimé qui rend heureux, mais percevoir ou créer de la musique des sens – comme dans la naissance et dans l'entretien de l'amour.

On ne peut pas aimer ce qu'on possède déjà ; aimer la vérité fixe ou la liberté acquise est signe de bêtise ou d'insensibilité ; on devrait apprendre l'art de la dépossession et de la réinvention.

La liberté n'est belle que dans la conquête, l'amour - dans la capitulation. N'aimer que la liberté naissante ; n'être enchaîné que par ce que l'amour t'impose.

Plus délicat est le sentiment, plus fragile est son réceptacle. En voyant ton vase brisé, ne regrette pas, qu'il fut en porcelaine et non pas en bronze.

Le mal dégrossi est toujours dispos, d'aplomb et d'attaque. L'homme délicat est dégoûté non pas des autres, mais émoussé par sa propre incapacité de vivre une tendresse, vraie, non inventée.

Au lieu de preuves, l'amour devrait vivre d'épreuves. Comme l'essentiel de l'âme est invisible aux yeux, son existentiel est indémontrable par l'esprit.

En fermant les yeux, le sage approfondit son regard et l'amoureux rehausse son aveuglement.

La tête peut bien forcer la main à se serrer contre le cœur, frapper le front ou remplir la bouche, elle ne peut pas lui apprendre l'art des caresses.

La figure de l'amour vit de métamorphoses : le romantisme le transfigure et la familiarité - défigure. Quand on en aura un portrait fidèle, il sera juste bon pour un boudoir ou pour une cuisine.

L'amour ignore les suites d'idées et la cohérence, crie famine en permanence et n'invente que des premiers pas ; il ne peut ou ne veut ni alimenter ni ordonner la vie.

Pourquoi je ne m'entends pas avec mes contemporains ? - car ils haïssent ce qui *peut* être aimable, et ils aiment ce qui *doit* être haïssable. Pauvreté de la sensibilité, pauvreté des contraintes.

Ce qui fut vécu comme un mystère est, un jour, compris comme un problème – la trajectoire de l'amour éteint, la solution finale de son énigme initiale.

Avec l'amour, tous les hommes reçoivent la même part de lumière, mais ceux qui s'entourent de ténèbres le ressentent avec beaucoup plus d'éclat, jusqu'à placer cette lumière près de leur étoile.

Nous servir des transports immobiles, ne nous conduisant qu'aux étoiles.

Aimer, ce n'est pas se réjouir *de*, mais se réjouir *grâce à*. Le lieu et la source de mon amour, c'est mon cœur, dans lequel le Créateur mit ma capacité d'aimer. L'objet de mon amour y apporte la grâce !

N'est véritable passion que ce qui redouble d'intensité, une fois soumis à l'examen, sans concession, de la raison.

L'âme, c'est la faculté d'aimer quoi qu'en disent les sens ou le bon sens.

Si, en effet, l'amour nous munit d'une *vertu unitive*, c'est sous la forme d'unification d'inconnues, dont il enguirlande l'arbre de vie.

Pourquoi la honte est le sentiment humain primordial et irréductible ? - parce que je ne peux jamais savoir si je suis digne d'amour ou de haine, que ce soit à mes propres yeux ou aux yeux des autres.

Avec l'âge, on connaît de mieux en mieux les autres et se méconnaît davantage – une condition nécessaire pour devenir misanthrope et n'aimer que soi-même.

L'être aimé est irremplaçable, tant qu'on réussit à fuir le temps, c'est-à-dire à rester amoureux ; c'est l'être aimé qui avait créé cette place, place intemporelle, qui naît et meurt avec l'amour.

L'oubli des vraies passions se devine dans l'aberration étymologique du mot *passion* (*Leidenschaft*, *страсть*), associant à la transe – l'endurance.

Pour Dieu, Son œuvre et notre prochain, le Chrétien emploie le même verbe - *aimer*, ce qui est source de perplexité et de confusion. On aurait dû y mettre, respectivement : *vénérer, admirer, pardonner*.

Bonheur, liberté, amour - en français, ces mots feraient penser à une plage des tropiques ; en allemand - à un archipel métaphysique ; en russe - à une île déserte.

L'amour et la caresse sont des réveils de notre pudeur, le besoin de la nuit, l'impossibilité ou le refus de se manifester au grand jour.

Ce qui *doit* régler nos passions, ce qui *peut* dérégler nos idées - la double origine de toute philosophie du *vouloir*. La passion est le premier mouvement de toute belle idée.

Créer, aimer, se résigner - l'esprit, le cœur, l'âme - une triade, où chaque *personne* ne peux se passer des deux autres. La confection, guidée par l'affection, auréolée de la défection et visant la perfection.

Une passion te remplit et les fuites sont inévitables : la tranche de chaque mot débordant dévoile des couleurs et épaisseurs inattendues - le langage l'emporte sur la *sincérité*.

Aimer, c'est ne pas avoir à choisir, d'où l'étrangeté de *diligere*, signifiant soit *aimer* soit *choisir*. Et s'il fallait lire : *choisis ton prochain, comme tu choisis toi-même* ?!

Dans le corps, où logent pèle-mêle l'âme, le muscle et la cervelle, aucune étanchéité sûre : on inocule une dose d'algèbre destinée au cerveau, on en retrouve des traces jusque dans notre capacité d'aimer.

Le savoir, la sagesse, la poésie - la pomme, le serpent, l'arbre. Ah, pourquoi Ève, au lieu de mordre dans la pomme, n'a pas apprivoisé le serpent, ni n'est tombée amoureuse de l'arbre !

L'amitié se bâtit sur la profondeur des sentiments ouverts et nets ; l'amour surgit dans la hauteur d'un sentiment exclusif, incompréhensible et indicible ; l'abîme d'amitié et le sommet d'amour.

La tragédie, c'est devoir sans vouloir ; la comédie - devoir sans pouvoir. Aimer, c'est vouloir ce qu'on ni ne doit ni ne peut.

Je dois servir mon âme non pas en chevalier, avec son armure et son panache, mais en amoureux désarmé, avec sa lyre et son angoisse.

L'amour est la plus flagrante preuve, que la belle espérance ne dépasse pas le stade des commencements. *Le désespoir consiste à manquer de commencements* - Kierkegaard.

Par le développement du solide on crée des alliances ; dans l'enveloppement par l'aérien on réveille le sacré, un amour par exemple.

Le sacré devrait fuir la force ; et là où règne la faiblesse, c'est-à-dire l'amour, le sacré surgit, sans qu'on ait besoin d'en désigner la source. *Sentir l'être sacré frémir dans l'être cher* - Hugo.

Depuis Jésus, on sait que Dieu est Amour (Éros), mais K.Marx lui oppose Polémos, Nietzsche – Dionysos, S.Freud – Thanatos. Le soupçon tue l'amour.

Encore sur les quatre éléments du Temps. Seul l'élément liquide parle amour et naissance avec Aphrodite ; les autres ne présentent que des drames : le feu avec Prométhée, la terre avec Antée, l'air avec Icare.

Se libérer, successivement, des points d'appui, des points de départ, des points de parcours ; devenir le pointillé, le bond, la liberté.

Même dans l'amour, l'ignorance étoilée est l'état d'âme le plus probant et souhaitable ; dès que le pourquoi s'illumine ou touche la terre, le qui devient trop visible et le comment – trop lisible.

Comparée à la Création divine, la création humaine est comme les ruses d'un flirt à côté d'un amour sans rime ni raison.

Puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, 'aimer Dieu' est une proclamation, ayant d'excellentes chances d'être véridique.

L'épreuve par ses faims est, pour le corps, le pire des surmenages ; l'âme, au contraire, s'en nourrit et y gagne en pugnacité.

Céder ou résister aux passions ne sont pas deux postures opposées (l'Aquinate) ; l'essentiel est de (re)vivre leur musique, sans la réduire ni aux voies communes ni aux voix immunes.

En présence de l'être aimé, on cherche l'horizon (*présente, je vous fuis*) ; en son absence, on dépose ses trouvailles dans les nues. La présence serait horizontale, l'absence verticale.

L'amour masculin : les yeux, assoiffées de formes ; l'amour féminin : le regard, se délectant du fond. *Elles aiment mieux que nous, elles sont aveugles* - A.France.

La sagesse, c'est toujours de la maîtrise, donc du savoir ; on ne peut pas *aimer la sagesse*, puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore, mais on peut assagir l'amour, en en faisant un grand consolateur.

Le plus pur des amours – quand personne n'aime l'objet de ton amour. C'est ce que se disait sans doute Narcisse.

Pour comprendre quelqu'un, il faut savoir ce qui le fait rire ; pour aimer quelqu'un, il faut voir ce qui le fait pleurer.

La noblesse d'esprit est dans l'égalité profonde des pensées, la noblesse d'âme est dans la haute fraternité des sentiments, la noblesse du cœur est dans la vaste liberté de l'amour.

Le nom d'amour a servi d'étiquette à tant d'imposteurs : l'or, le sort, le corps - le hasard qu'on calcule. Le hasard, auquel on a cru, s'appelle amour.

Le vrai amour est celui qui surgit de mon contact immatériel avec le soi inconnu de l'autre ; mais c'est toujours à cause de mon soi connu, bien matériel, que je n'aime plus.

Ils saluent l'amour, comme le chômeur – un job providentiel ; se libérer de la solitude ou de l'oisiveté et gagner du confort. L'amour est la découverte d'une solitude unifiable avec une autre solitude.

La larme est facile chez l'amoureux. On crut, que c'était une affaire de fuites et se tourna vers des serres, des tuyauteries et des imperméables, au lieu de la transformer en sang ou encre.

Ils vivent du sens, de ce qui est relativement absolu - la force, la reconnaissance ; il faut vivre des sens, de ce qui est absolument relatif - le bon, le beau, l'aimé.

Rire et pleurer en même temps. L'ironie serait-elle le culte rieur de la larme ?

Dans ce monde robotisé, l'existence même de la tragédie, de l'amour, de la poésie semble être si incongrue, incompréhensible, que le robot *étudie* leur naissance, sans *sentir* leur extinction.

Le meilleur signe de l'amour n'est ni la force ni le sacrifice ni la fidélité, mais la furtive caresse, portée par un regard, une main, un mot. Sur un axe, allant de la volupté à la consolation.

Pas de chemin commun menant à l'amour ou à la haine : l'amour est une *cause* de mon espérance d'âme ; la haine est un *effet* de ma désespérance d'esprit.

En pensant à la nuisance et au rejet de corps étrangers par le mien, je me félicite de mon narcissisme, puisque l'affection de soi ne conduit à aucune infection.

Face à un étranger, on cache ses plus beaux sentiments et exhibe les minables, qu'on n'éprouve même pas. Des tricheries courtoises, la pudeur féminine et la ruse masculine.

L'esprit désire la même chose que la femme : concevoir dans l'amour, enfanter sans douleur. Et comme la femme, il succombe à la séduction des badauds et se fait avorter des embryons illégitimes.

Aimer, c'est croire en l'inexistant et le vénérer ; c'est pourquoi le poète est un éternel amoureux.

Dans tout homme, l'amour réveille un poète, qui se met à inventer des noms et des modes d'accès nouveaux aux choses, aux idées ou aux images. *L'amour commence par une métaphore* - M.Kundera.

Ce n'est pas aux yeux, enfin ouverts et irréfutables, que, le plus souvent, se doit le trépas d'un bel amour, mais à l'incapacité de continuer à croire en fantasmes indéfendables des yeux fermés.

La possession ou la caresse, ce qu'on obtient ou ce dont on rêve, l'esprit dans les profondeurs ou l'âme aux anges, la danse hors espace ou l'espérance hors temps.

Vivre ensemble – la solution d'un amour pragmatique ; vivre à côté l'un de l'autre – le problème d'un amour serein ; vivre aux extrémités opposées d'un axe infini - l'amour troublant et mystérieux.

Aimer, c'est laisser la voix à son soi inconnu ou entendre le soi inconnu de l'être aimé ; dans tous les cas – malgré le bruit et même la musique du soi connu.

L'homme est naturel dans les stades, les abattoirs, les bureaux ; mais il vit ses plus beaux instants dans l'état artificiel – en tant qu'artiste, amoureux ou rêveur. On n'est naturel que face à ce qu'on comprend.

Pour ne pas engendrer des désillusions, l'amour ne devrait pas oublier qu'il naît d'une illusion.

Quelles sont les premières victimes d'un coup de foudre que m'inflige une femme ? - ma liberté, son égalité, notre fraternité.

L'air est rempli d'une musique inaudible ; et l'amour accomplit deux merveilles – il anime les fibres, prévues par le Créateur pour capter cette musique céleste et il nous rend sourds au bruit du présent.

Le corps de celui qui ne sait pas être ange est un corps de bête ; l'ange qui ne sait pas déployer ses ailes, tourne en robot.

On aime *bien* le proche ; on n'aime pour de bon que le lointain.

L'amour survit mieux dans l'incompréhension mutuelle, bien entretenue par nos cœurs, que dans la compréhension, sondée par nos esprits.

Pour rêver, briller, chanter, créer – il faut aimer. Pour certains, il le faut même pour penser ! *On ne peut philosopher sans aimer* - Dante - *A filosofare è necessario amare*.

Ceux qui *connaissent* les traces de Dieu sur cette Terre sont pitoyables, mais on ne devrait pas se moquer de ceux qui disent *aimer* Dieu, puisqu'on n'aime que ce qu'on ignore.

Parmi les ignorances étoilées, l'amour occupe la première place : *Celui qui aime ne sait ni celle qu'il aime, ni pourquoi il l'aime, ni ce que c'est que d'aimer* - F.Pessõa.

La caresse provient de la faiblesse ou de l'espérance ; peut-on imaginer une caresse, due à la force ou au désespoir ?

Une belle proximité : se rapprocher par nos cœurs, tout en laissant la distance entre nos êtres – infinie.

La passion sans sommeil réparateur peut devenir mécanique ; mais si *la tendresse est le repos de la passion* - J.Joubert – ses rêves sont des caresses.

L'amour profond – le désir de caresses ; le haut amour – la caresse par le désir. Le désir attache à la terre, la caresse en détache.

Non seulement l'amour arrête le temps, mais, aussi, il efface l'espace : l'*agapé* du rapprochement, unie à l'*éros* de l'éloignement, enfante de *philia* atopique.

On tombe amoureux d'une beauté externe, évidente ; on aime une beauté interne, invisible, inexplicable. On tombe amoureux du prochain ; on n'aime que le lointain.

Quand ils se vantent d'avoir sacrifié l'amour pour la liberté, il est certain, que soit cet amour perdu fut misérable, soit misérable fut la liberté préservée.

Ce que tu aimes est ce que tu crées, et toute création humaine est une plongée dans l'inconnu ; c'est une femme obscure ou un Narcisse à découvrir.

Même dans l'amour, les contraintes valent plus que la liberté : *L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des pudenda et des tacenda* - Valéry.

Tout ce qui ne s'appuie que sur la force peut être épuisé ; ne rend inépuisable que la foi en sainte faiblesse ; l'amour en est une, il vit de la soif inassouvissable.

C'est la proximité des âmes qui entretient l'amitié ; c'est du lointain du sentiment qu'ont besoin les cœurs amoureux.

Aimer quelqu'un qu'on ne connaît pas, c'est peut-être aimer, inconsciemment, le Créateur plus que la créature.

J'aime voir le point zéro de l'écriture comme le dernier chaînon de : on est trois dans la naissance, deux - dans l'amour, un - dans la mort…

Plus je te veux, moins je te connais ; moins je te connais, mieux je te crée ; mieux je te crée, mieux je te veux.

Ce n'est pas la beauté qui enflamme l'amour ; c'est l'amour qui fait flamboyer des beautés jadis invisibles.

La beauté enivrante se *crée* par une littérature noble ou par un fol amour : *Un amour aveugle découvre partout une beauté parfaite* - Tchékhov.

L'amoureux, comme le poète, se reconnaît par l'élan altier de son *état*, plutôt que par l'étendue de ses *actes* ou par la profondeur de ses *raisons*.

Dans l'amour, la croissance ou la régression sont signes de sa nature végétale ou animale ; il doit être un invariant divin – un infini ou un néant.

Face à l'être aimé, il faut te demander s'il rend plus vertigineux tes rêves, plutôt que s'il rend plus sûre ta réalité. Le bonheur, rare, c'est qu'il réussisse les deux.

On devrait ne vénérer le côté divin de l'homme que hors de tout acte, y compris l'acte amoureux.

Tout amoureux d'une femme devient créateur : il éprouve, voit ou imagine des mystères, dont la femme ne se doute même pas.

L'une de ces corrections politiques stupides : en tout – exiger ou affirmer l'égalité des sexes. On prend n'importe quel trait humain, la femme y est soit bien pire que l'homme soit bien meilleure.

On regrette souvent les moments où l'intelligence l'emporte sur le désir ; on ne regrette presque jamais ceux où le désir l'emporte sur l'intelligence.

Tout désir infini (surgi de l'infini ou attiré par l'infini) nous rend Ouverts : nous précipiter vers notre frontière, qui n'est pas à nous, sans se détacher de notre intérieur.

En amour, comme en poésie, la plus secrète volupté est due aux contraintes rythmiques ou gestuelles. *Le grand mérite de la pudeur est de donner du prix aux caresses* - P.Morand.

La vraie fidélité, le vrai amour, la vraie création commencent lorsque les yeux se ferment sur le réel et les mains s'en détachent ; le regard et le cœur les remplacent, on devient poète, c'est-à-dire un amoureux.

La sobre intelligence prosaïse l'amour, l'ivresse folle des actes le poétise. Mais aujourd'hui les ivresses comme les sobriétés sont trop raisonnables.

Aimer est assez proche de croire : on aime l'inconnu, on croit en l'inconnaissable. Si l'on connaît, croire est bête et aimer est banal.

Les pulsions de l'amour ou de l'art, les charnelles ou intellectuelles, se ressemblent : la volonté inconsciente de (pro)créer.

La femme admire celui qu'elle aime (et qui ne mérite pas l'admiration) ; l'homme aime celle qu'il admire (et qui ne mérite pas l'amour).

Tu connais les autres mieux que toi-même, donc ton soi-même, le soi inconnu, est plus digne de ton amour que les autres, puisqu'on n'aime que ce qu'on ne comprend pas, et Narcisse a parfaitement raison.

On s'éloigne de soi-même connu, pour s'identifier avec son soi inconnu - s'aimer, c'est se découvrir comme un étranger, qui nous dépasse et nous surclasse.

L'amour-arbre meurt de l'absence d'ombres, que projettent les feuilles-caresses ; dans la racine, tout n'est que lumière. *Sans les caresses, l'amour meurt par la racine* - Hugo.

La vie est remplie de la réalité et du rêve ; lorsque celui-ci dépasse celle-là - en volume, en valeur, en intensité -, on est proche de la poésie ou d'un amour.

Comme la liberté, comme la philosophie, comme la puissance – l'amour vaut surtout par son commencement. *L'amour n'a point d'âge : il est toujours naissant* - Pascal.

Ce qui se passe de représentations est voué au mystère. L'amour, par exemple. On sait ce qu'on voit ; on ne sait pas ce qu'on aime.

Dans l'amour, le mystère devient sacré au prix des sacrilèges, dans les problèmes, et des flétrissures, dans les solutions. Le sacré naît de la douleur des sacrifices et de la jouissance de la fidélité.

La douleur réelle n'est qu'ennui et médiocrité. Ce n'est que dans la douleur inventée qu'on trouve encore quelques ressources de gémissements non médiocres.

Même celui qui ne connut jamais la solitude en découvre les affres et les délices, une fois amoureux. Dire que le poète est un amoureux, implique donc qu'il est solitaire.

Dans la réalité il y a nécessité, temps, limites ; dans le rêve il y a liberté, éternité, infini ; être poète ou amoureux, c'est laisser le rêve dominer la réalité.

L'arsenal des concepts, des idées, des vérités n'évolue presque plus ; celui des sentiments vit l'éternel recommencement. *L'esprit s'épuise, mais le langage du cœur est intarissable* - G.Staël.

À force de trop réfléchir, c'est-à-dire de trop calculer, on devient inapte à aimer, puisque *l'amour commence où s'arrête la réflexion* - Maître Eckhart.

Pour meubler une auberge espagnole, on a besoin du réel ; pour meubler les Châteaux en Espagne, suffit le ciel.

Une caresse est toujours une sortie du droit chemin, une impasse enchanteresse. *La caresse est une contradiction voilée* - Sartre.

Narcisse se rêve plus qu'il ne s'aime.

L'amour, comme la musique, nous gratifient de solitude et de larmes ; pourtant, cette dévastation nous conduit aux portes du paradis.

L'effet de la musique peut se rapporter aux fréquences des sons, de même que l'amour – au jeu des hormones. Ces sobres constats de l'esprit n'éventent pas l'ivresse de l'âme, du cœur ou du corps.

La caresse est une invitation à la volupté : charnelle, visuelle, auditive, intellectuelle.

Deux sommets humains opposés, le rêve et la caresse, laissent le savoir et l'amour en état de manque. Le réel n'en est que la partie débordante ; l'art, c'est-à-dire le rêve traduit en caresses, en étant le contenu.

Le mot et l'acte peuvent n'être qu'expressions de la caresse ; la plus subtile des caresses réconcilie les deux, antagonistes dans le réel et complices dans l'idéel.

Mieux on connaît les hommes, moins on les aime. Et non pas à cause de leurs défauts, mais parce qu'on n'aime que ce qu'on ne connaît pas.

L'espérance s'adresse à ton regard, non pas à tes projets ; plus que l'horizon de ton acte, elle forme le firmament de ton rêve.

Qu'est-ce qui nous laisse aimer ou être mélancoliques ? - le don béni de ne pas regarder jusqu'au bout des choses et de ne pas céder à l'injonction immédiate de l'enthousiasme.

L'amour se faufile aussi bien dans la vaste veille que dans le faste de l'éveil, puisqu'il est autant un rêve nocturne que son interprétation diurne.

Ce n'est pas la création-résultat, mais la création-acte qu'aiment les hommes ; ce n'est pas la création-acte mais la création-résultat qu'aiment les femmes.

L'amour part plus souvent d'une bouleversante mésentente que d'un rassurant accord. Dès qu'on comprend le *pourquoi* de la beauté on trouve le *comment* de la fuite.

L'amour est fait de la distance : quand elle est immense, peu importe si l'on s'en approche ou s'en éloigne - seule compte la hauteur du vertige, lumineux ou ténébreux.

Plus subtile est la nature de l'homme, plus incoercible est son sens vital, face à la pression des vicissitudes, et plus docile, face aux passions.

La meilleure intelligence s'exprime par l'admiration qu'elle porte aux sentiments ; le sot a raison de mépriser l'intelligence ou de vouloir s'en passer, puisqu'elle est, chez lui, pitoyable.

Mettre le sentiment au-dessus de la pensée rend ton rêve tragique ; mettre la pensée au-dessus du sentiment rend ta vie comique. C'est pourquoi la jeunesse est tragique et la vieillesse - comique.

Tant de beaux mouvements se prouvent par la fuite. Le plus court chemin n'est pas toujours le plus haut.

L'amour est affaire de foi et de désespérance. Une hérésie, pour les yeux ouverts des autres, et une révélation pour moi, le prosélyte, aux yeux fermés, puisque j'entends des voix.

L'amour est un appétit d'ascètes et de fanatiques : plus il crie famine moins appétissantes deviennent les nourritures terrestres.

Le rêve accueille le bien et l'amour et fait de nous un ange ; l'action, pour faire le bien ou protéger l'amour, réveille en nous la bête.

Le Doute

Les contraires de croire : dans le mystère - supposer ; dans le problème - prouver ; dans la solution - douter. Le doute, sur cette échelle, n'est pas si glorieux à côté des preuves et des hypothèses.

Le mystère est généralement absent dans ce qui est humainement complexe, il se loge plus volontiers dans ce qui est divinement simple.

N'importe qui peut douter sur la Croix d'une souffrance profonde, c'est sur la Montagne d'une haute joie que le doute aurait sa place de choix. Aux certitudes se prête le mieux le Désert bien plat.

Le sage voit, que de l'expliqué il arrive, par plus ou moins de chaînons, à l'inexplicable. Pour le sot, l'expliqué est toujours un dernier chaînon.

Le sot accorde au palpable la force d'une loi et ne voit, dans l'abstrait, que de la contingence. L'intellectuel fait le contraire.

Les crédules font peu de cas de leurs convictions ; ceux qui les exposent le plus bruyamment sont les sceptiques. Ce qu'on perd par défiance est plus important que ce qu'on gagne par confiance.

Chez l'homme sensé, le *Pourquoi* se moque de toute la multitude de *Parce que*. Chez le sot, c'est l'unique *Parce que* qui efface d'innombrables *Pourquoi*.

Sans ce qui existe, l'imagination serait sans poids ; sans ce qui n'existe pas, la vie serait sans ailes.

Ce qui, en moi, est visible - me cache. C'est ma manière de voiler l'invisible qui m'exprime le mieux.

Ils passent leur temps à nouer ou à dénouer des nœuds ; je coupe la corde dès qu'elle devient droite.

Tremper sa plume dans un encrier trop clair signifie pour certains préconiser la clarté.

La vraie clarté répugne les photos, magnétophones et procès-verbaux. La vraie obscurité ne craint ni lampes ni incendies ni lunes.

Dans les repaires des certitudes, on compte sur ses poings. Le dubitatif, dans sa caverne, se contente de points de repère.

Il y a des choses, et elles sont peut-être les plus belles, qui gagnent à ne pas être tirées au clair.

Le visible est illisible. La tâche d'artiste serait la tentative de traduction de l'invisible en lisible.

Dans un livre, le sot est attiré par l'inconnu, qui s'ajoute au connu, le subtil - par l'imprévu, qui complète le vu, le sage - par l'impossible, qui succède au possible.

L'écriture, c'est un tour de ronde de nuit, dans une maison en train de se figer. Il est bon de pratiquer l'éteignoir des certitudes diurnes, mais il ne faut pas qu'un abat-jour devienne rabat-joie du doute vespéral.

Il faut plus d'intelligence pour accepter une vraie obscurité que pour se battre pour une fausse clarté. Voir plus clair aide à marcher plus vite ; entendre dans l'obscurité aide à garder de la hauteur.

Le grand Oui symphonique résulte d'une multitude de petits Non rhapsodiques.

Il est bon, que la foule se vautre dans des certitudes ; l'émeute naît du doute ; rien de moins dangereux qu'agglutination de bonnes consciences.

Nier une absurdité peut apporter de la lumière aux autres, jamais à moi-même. L'absurdité de la chose niée se traduit en mesquinerie de la négation. Ne méritent d'être niées que des choses sensées.

Deux sortes d'extase : l'âme, quittant le corps et retrouvant ses vocations d'origine ; le corps, oubliant la sagesse de l'âme et se livrant aux instincts sauvages. La folie, c'est leur rencontre.

La fascination devant le *mystère* de la flèche irréversible du temps aide à ne pas prendre pour *solution* l'envoi de flèches, toujours réversibles, dans l'espace.

Une conviction sans connaissance est aussi creuse qu'une croyance née du seul savoir. Penser le non-cru ou croire le non-pensé relève, en définitive, du même don.

Une mise à sac des vieilles certitudes n'est féconde que si l'on réussit à en préserver des ruines excentriques, habitables par un doute nostalgique. Car terre brûlée est pire que terre bétonnée.

L'homme est d'autant plus *brillant*, que plus miroitante est l'*ombre*, qu'il sait projeter de l'astre caché.

Aucun beau mystère n'est né de mon savoir, mais celui-ci aide à me débarrasser des avortons et à régulariser des bâtards. C'est en pelotant mon ignardise que j'assure la descendance du rêve volage.

Dès que la lucidité devient seul juge, le spectre d'un vide stérile envahit mon regard. Et je me réfugie auprès du premier asile, où est encore toléré le vague à l'âme, et le vide s'anime.

Sous un regard trop perçant, la vie perd en échelle ce qu'elle gagne en lisibilité.

Un système, me dit-on, est une clef, un passe, pour ouvrir des serrures de l'esprit et accéder à la vie de l'âme. C'est enfoncer une porte ouverte ! La vie nous envahit, il suffit de s'ouvrir devant elle.

Le mauvais nihilisme - ne pas être capable de croire ; le bon - être capable de ne plus croire.

Tout le monde est persuadé d'être le plus sujet au doute *critique*. Mais le vrai doute, le doute compatissant, complaisant et presque complice de la vérité à abattre, est rare.

Le doute n'est pas un flair du faux (charlatanisme délibéré), mais une liberté du vrai (imposture fatale). Douter, c'est *horror vacui*, c'est la reconnaissance de la vacuité des choses et la volonté de la remplir.

Les convictions seraient la lie de l'esprit. Mais sans en avoir goûté l'amertume, on n'apprécierait pas assez l'ivresse, qui les précède.

La rigueur ne mène qu'au nécessaire, il faut de la passion, pour accéder au suffisant.

Oui, il est appréciable, l'étonnement donnant lieu aux questions profondes ; mais j'apprécie davantage l'étonnement, surgissant des réponses hautes, même si je n'en perçois pas la question.

La conscience exhibe plus d'obscurités, que l'inconscience n'en dévoile de clartés.

Dans le naturel on agit, dans l'artificiel on crée. Tout ce qui est naturel - le cœur ou l'âme - aspire à la clarté. Survient ce sacré esprit et nous livre à une nouvelle et époustouflante obscurité.

Seule une clarté de tête peut rendre un vague à l'âme.

Bien que tu ne te sois pas trouvé, ne te perds pas.

Le doute est toujours un recul, il n'est donc jamais de l'inertie comme la plupart des affirmations, qui n'aiment pas voir des horizons s'effondrer.

Ma force est une lumière ; mais mes tableaux ne sont remplis que des ombres, que peignent mes faiblesses. Être créateur, c'est savoir tirer profit de ses faiblesses.

On a beau savoir mesurer, c'est la mesure qu'il faut inventer ! *Là où la lucidité règne, l'échelle de valeurs est inutile* - Camus.

Je préfère mes passages-éclairs dans le royaume des ombres, où rien ne marche, au séjour prolongé dans la république des lumières, où rien ne danse.

Chercher à atteindre la face voilée de l'astre - ils appellent ça rêver ! Rêver, c'est vivre de ce que dévoile sa haute orbite, le revers n'éclipsant jamais l'endroit en qualité des ombres.

Ignorer ce que nous savons est une bonne astuce de créateur d'idiomes, qui finit par n'apprécier que le savoir de ce que nous ignorons.

La même exigence doit dicter les seuils de clarté ou d'obscurité, au-delà desquels l'objet quitte le domaine de l'art. Seuls les grands osent l'harmonie du clair, mais l'harmonie de l'obscur est plus chaude.

Gymnastique de la rigueur : réussir, brillamment, à employer une incertitude *alternative*, rebelle à l'embrigadement dans des régiments syllogistiques.

Que me font les poids et places, dont l'attribution est le seul mérite de la rigueur dans l'art, si je crée dans l'impondérable et le dépose dans mes ruines, conquises de haute lutte !

Qui gagne à dissiper le vague ? - un imitateur, un jaloux, un comptable. Qui gagne à en multiplier les effets ? - un amoureux, un rêveur, un créateur.

Dans ce monde il y a beaucoup plus d'impuretés nettes que de puretés confuses.

La clarté dans la tête - irremplaçable pour mieux cerner mon vague à l'âme.

Plus achevé est l'autoportrait, que je dessine, plus faux et reproductible il est. Et je renonce aux traits nets au profit des points sans modulations visibles.

Méfie-toi de ton évidence grise ; prends conseil auprès de ton excellence bleue.

Quand on a chassé les choses, de son champ de vision, on arrive à cette délicieuse identité entre lumière et ombres, mot et pensée, temps et espace.

Le sot étend le suffisant, le sage approfondit le nécessaire, le délicat hausse leurs domaines de valeurs respectifs jusqu'à ce qu'ils deviennent de vagues constellations scintillantes.

Les profonds : d'austères arêtes en continu reliant des obscurités ; les hautains et superficiels : épris de belles clartés discrètes se riant des arêtes. Dissertations, concentrations.

Ce qui se passa il y a une seconde s'engouffre sans retour dans l'éternité du passé. Tout discours vise donc non pas la réalité mais sa représentation que je porte dans ma mémoire.

Ils sont dans une nuit naturelle et ils cherchent des porteurs de lumières ou de reflets ; je suis dans un jour artificiel, où je reconstitue un jeu d'ombres originelles.

Les questions vagues et les réponses flagrantes - tel est le goût du temps. Les questions nées d'une lumière, les réponses produisant de beaux jeux des ombres - tel devrait être mon exigence.

La plus précieuse sagesse de la vie : savoir de quelle illusion il faut se débarrasser et à laquelle - s'accrocher. Fractions futiles et fictions utiles (*fictions légitimes* - Montaigne).

Ils cherchent ce qui est *indubitable* et ils appellent cette recherche – le doute ! Le doute est une ignorance créatrice.

La bonne lumière est donnée à tout le monde ; c'est le choix des choses et surtout des écrans - forme et fond ! - qui nous classe parmi les créateurs, initiateurs des jeux des ombres.

Chez le bon artiste, on goûte la fraîcheur des ombres et devine la haute lumière, qui les projette. Chez le mauvais on devine la vanité des plates lumières, sans fraîcheur ni ombres.

Joli paradoxe : de la profondeur nous vient la lumière impassible, et la hauteur ne nous envoie que des ombres scintillantes.

Créer de l'ordre, dans les limites d'un langage fixé, est une banalité. Y introduire du désordre, pour créer un nouveau langage, est une chose rare.

Il n'y a rien de connu qu'on ne pourrait pas rendre, derechef, encore plus caché ou secret. Le contraire, évangélique, est bon pour intimider le désordre du menteur, mais non pour intimer l'ordre au mentor.

Je ne m'éclaire pas de la pensée d'autrui, je l'éclaire, mes horizons lui servant d'écran.

La philosophie : ne s'intéresser qu'aux mystères, les traduire en problèmes, se désintéresser des solutions en laissant à chacun atteindre les siennes, à sa portée.

Mes ombres doivent témoigner, que je ne me faisais pas d'illusions sur ma proximité d'avec des astres.

L'optimiste résiste à l'incompréhensible, le pessimiste s'attriste du compris.

Moi, en chevalier errant ? Ou mon étoile en astre errant ? Sur un chemin - mes pas errants ? Non, dans mes ruines, laisser l'errance à mon regard, fidèle à mes abattements ou enthousiasmes.

Mieux je me peins - plus je m'ignore et mieux je me comprends. Et je comprends, que les autres ne me connaissent que d'après caricatures.

La vie saine est l'intérêt qu'on porte à la lumière, tout en n'en percevant que des ombres. La perte de cet intérêt s'appelle la folie, un tête-à-tête avec les ombres.

On arrive à formuler une bonne philosophie non pas à partir d'un doute du vrai, mais d'un fanatisme du beau ou d'une foi du bon.

Un mystique, ce n'est pas celui qui *veut* voir en tout un mystère, pour chatouiller son goût ou ses caprices, mais celui qui le *peut* voir, grâce à son regard et son intelligence.

La naïveté – croire penser, grâce à la raison unique ; la lucidité – penser croire, car les raisons sont multiples.

Avoir de la profondeur veut dire connaître à fond tous les niveaux intermédiaires ; avoir de la hauteur - les ignorer altièrement.

Aucune extase devant ce qui est compris ne vaut celle de l'incompréhensible.

Le sage n'abandonne pas *ses* convictions, il abandonne le langage vieux jeu, dans lequel elles furent énoncées.

Le fanatisme est bon, quand ses réponses, dues au goût, sont floues et le scepticisme - quand ses questions, dues à l'intelligence, sont nettes : *Rien de plus bête que le scepticisme vague* - Valéry.

Ils n'ont que le vague et le font passer pour le sentiment ; je n'ai que le sentiment et je ne le rends que par des ombres, ombres le contraire du vague.

Il faut que ce soient deux grands vides qui se cognent, pour que l'écho porte loin et fasse sonner le néant. Le poète est calculateur et bâtisseur de vides.

Pour vivre du regard détaché des choses vues, il ne suffit pas que je voie que je rêve, il faut ne voir qu'en rêvant.

Quel sens mettre dans la *dissimulation* de celui qui, sans être cryptomaniaque, avoue ne pas se connaître ? Le même gâchis que l'*authenticité* des sots.

C'est pour mieux scruter l'horizon ou fixer le firmament que Nietzsche ou Cioran s'entourent de ruines.

Il vaut mieux créer du chaos avec des idées claires plutôt qu'un ordre plat avec des idées vagues.

Le bleu est la couleur naturelle de nos plus belles clartés. Il est donc plus judicieux de les déraciner vers l'azur de la hauteur que de les enraciner dans la grisaille de la profondeur.

Être homme du savoir voulait dire, jadis, être fasciné par les mystères de l'univers, de la vie et de l'homme ; aujourd'hui - connaître l'adresse URL du manuel d'autorité, sur des problèmes et solutions de ce jour.

Quand on voit avec quelle avidité les *docti*, c'est-à-dire la majorité d'aujourd'hui, s'accrochent à la terre, on comprend, qu'il n'y ait pas foule aux marches du ciel, pour gêner les *indocti*.

Partout le troupeau devint si compact, que, pour garder une chance de survivre et ne pas étouffer, le rêve préfère s'égarer hors-piste et hors-lumière : on s'y trompe tout autant, mais on y voit mieux son étoile.

Plus profond est mon nouveau savoir, plus haut sera le siège de mon nouveau doute.

La netteté des images modernes est due à l'absence de frissons qui, jadis, formaient un tremblement ou une aura autour des mots, des idées et des gestes.

Peut-être que le plus beau rêve ne s'oppose guère à la réalité, mais est la sensation du monde tel qu'il est, et donc de l'inconnaissable et de l'intouchable, et non pas de tel qu'il se fait, du paru et connu.

Peut-être, un seul et même chapitre aurait dû comprendre et Ironie et Doute, puisque l'ironie désarme le doute par une feinte clairvoyance.

Plus les hommes *veulent* exhiber ce qu'ils *sont*, plus insignifiants ils *paraissent*. On signifie par son *pouvoir* d'invention d'un soi introuvable.

Du cycle *l'admiration - l'inquisition - l'ignorance* (Montaigne) faire une simultanéité, tel est le but de l'éternel retour.

Tout homme lucide fait, tôt ou tard, cette découverte : s'imaginer l'emporte sur s'analyser, dans la vraisemblance et la qualité des contours de soi qu'on esquisse.

On reconnaît le sot par la place du hasard : chez le sage, la loi du haut regard fait oublier le hasard des choses ; chez le sot, le hasard d'un regard, superficiel ou profond, doit dévoiler la pseudo-loi des choses.

L'authenticité peut être définie comme l'appropriation de notre essence articulée ou attribuée, c'est-à-dire d'un reflet misérable d'un mystère lumineux, indicible et inclassable.

L'optimisme dans l'incompréhensible et le pessimisme dans le compris – telle paraît être la gamme, la plus ample et vivante, pour composer de la musique de noblesse et d'intelligence.

Celui qui est dépourvu de musique intérieure, de bonne ouïe ou de bonne attente, ne voit pas l'intérêt de disposer d'un vide extérieur, de son acoustique humaine et de son silence divin.

Voir ce que les autres ne voient pas est, le plus souvent, illusion des sens et nullement signe d'un talent ; faire aimer, ou au moins rendre lisible, l'invisible en est beaucoup plus révélateur.

Le naturalisme ne s'oppose pas à l'artificialisme : la nature, c'est le fond, et l'artifice, c'est la forme de l'existence ; et quand on les confond, cela donne du rousseauisme ou du dandysme.

Ils brandissent leurs éteignoirs ; je me contente de soigner mes ombres, pour qu'elles fassent rêver d'une lumière inextinguible.

Se prendre pour un astre ou pour la nuit est également sans lendemain ni envergure ; être source des ombres, sans savoir si l'on est dans l'espace ou dans le temps, est plus réaliste et ambitieux.

Les Lumières avaient raison de ne plus croire en ce qui aurait dû se raisonner, mais la modernité ne fait que raisonner sur ce à quoi les Lumières ne faisaient que croire.

La chose relève du mystère, si tout examen approfondi l'exhausse.

L'implication par les commencements est plus éloquente et fructueuse que l'explication par les fins.

Le regard - dépositaire du vu, peintre du visible, porte-parole de l'invisible.

Me connaître ou ne connaître que ce qui est *à moi*, c'est la même chose. Mon soi inconnu est inconnaissable.

La lumière qui éclaire ou la lumière qui éblouit : la première – utile pour les yeux, inutile pour le regard ; la seconde – vitale pour le regard, mortelle pour les yeux.

Je peux raisonnablement prétendre à la maîtrise de mon esprit, mais je suis soumis à mon âme déchaînée et à mon cœur sans frein. Le meilleur de moi est ce qui ne m'appartient pas.

Se perdre au milieu des problèmes ou de leurs solutions est signe de bêtise ; la sagesse est de reconnaître, que je me perde, entouré de mystères, tels que le monde, l'homme ou moi-même.

Quels fermeté, ordre et netteté doit-on posséder dans son esprit, pour se permettre un discours enthousiaste sur le doute, le vide et le chaos, qui règnent dans son âme ! Mais il faut y aller de bon cœur.

Ils écrivent, pour *voir plus clair* ; moi - pour me débarrasser d'une mécanique et horripilante clarté, glissée, par inadvertance, au milieu de mes incertitudes vitales.

Être un Ouvert, c'est savoir qu'on ne sait pas ce qu'on veut le plus ; l'identité du vouloir et du savoir abstraits, dans l'Ouvert de l'Être, proclamée par Heidegger, nous rend Fermés dans l'Étant.

Le mystère serait-il un taire raté ? Peut-être, mais, heureusement, il est toujours *plein* de musique, tandis qu'un discours raté, c'est-à-dire, un taire réussi, se réduit à l'é-*vid*-ence muette.

La contemplation est presque le contraire du regard : l'éclairage prolongé, face à l'éclair soudain. Un bon regard illumine, c'est de la contemplation en pointillé.

La mystique apparaît, presque mécaniquement, à l'approche du point zéro de la matière ou de l'esprit. Le nihilisme, étant le culte du commencement, ne peut être que mystique.

Le soi connu *se fait*, même au-delà de l'existant ; le soi inconnu *est*, même dans l'inexistant. Parménide serait choqué, Heidegger peut-être pas.

Qui peut se permettre de parler de l'*éternel retour* ? - celui qui, à partir de n'importe quel arc chancelant, est capable de construire un cercle équilibré.

Sortir de l'obscurité, se mettre sous la lumière, devenir réalité - les étapes d'effondrement du rêve, qui aurait dû ne se jouer que dans sa Caverne natale.

Le soi connu, c'est surtout notre visage ; mais le soi inconnu, peut-être, ne peut avoir que des hypostases (comme le *moi pur* - de J.G.Fichte ou E.Husserl).

Le soi connu se montre aux yeux, avec ses prix et ses mesures ; le soi inconnu se donne au regard et reste sans prix ni mesure. Le phénoménal représenté et le mental interprété.

Avoir réfléchi ne rend ni plus dubitatif ni plus dogmatique, mais, en même temps, creuse davantage le doute, approfondit la certitude et même, dans le meilleur des cas, ouvre à la hauteur du regard.

Quand, à partir d'une image, je suis capable de la projeter sur les horizons, de la sublimer en hauteur, de l'ancrer aux sources profondes, on appellera ce genre de lecture - unification d'arbres.

La vie nous débarrasse, successivement, de clartés, de profondeurs et de plénitudes ; l'homme de rêve reste avec la hauteur d'un regard en pointillé, et le non-rêveur - avec le vide, la platitude, la grisaille.

On ne peut progresser vers l'inconnaissable que par l'inconnu ; tandis que seul le connu nous rapproche de l'inconnu ; ce qui justifie le prestige des mystiques et l'opprobre des charlatans.

Le bien, la noblesse, le nihilisme, le Christ - ce sont de grands axes, où seule compte l'intensité de mon regard, créateur ou scrutateur, et non pas des oui, faciles et volatiles, ou des non, fébriles et stériles.

Le soi connu est au soi inconnu ce que le devenir électif est à l'être effectif - une forme temporelle d'un contenu intemporel ; l'être justifie et bénit, mais ne se laisse pas appréhender.

Quand on renonce au développement, qui est toujours servile, le commencement cesse d'être un point de départ nécessaire et devient un point de mire libre. Les yeux développent ; le regard enveloppe.

Le cycle du savoir : on représente ce qu'on croit savoir ; dans la représentation, on apprend ; l'apprentissage améliore ou augmente le savoir. Le savoir dynamique est question aussi de désapprentissage.

Chez l'esclave, ses raisons d'être se concentrent auprès de ses certitudes ; on reconnaît l'homme libre par le doute, qui entoure ce qui, pour lui, est essentiel.

Tout bon arbre est chargé d'inconnues, ouvertes à de fécondes unifications. Les inconnues se créent mieux, par élimination de constantes, qui s'y décantent.

Les idées, incompatibles avec l'édifice langagier courant, sont déclarées pierres irrégulières, dont profitent les bâtisseurs de ruines et les ciseleurs d'écrins.

Même dans ce qui n'existe pas, le philosophe ne trouve que du possible musical, ouvert, solidaire du réel ; le sot ne voit que le réel nécessaire, résumé dans un bruit fermé et flagrant.

L'espérance trouble les choses vues, mais élève la vue. Une revanche sur la portée de vue, c'est la hauteur de vue, fonction de l'intensité de cette espérance.

À prendre les choses comme elles sont, on se retrouve avec les mains pleines et le cerveau vide.

Ne serait-ce que pour assurer notre équilibre mental, on devrait entretenir, parallèlement, les sentiments les plus aveugles – l'amour et la pitié, et les sentiments les plus lucides – l'ironie et l'humilité.

Les hommes vivotant sous *inspiration* artificielle, la certitude devint l'unique élément, qui ne les étouffe plus ; ils n'ont plus envie de plonger dans le doute rafraîchissant.

Le bon choix de *repères* redresse les courbures, mais n'efface pas la singularité divine : les points de discontinuité, où je suspends mon vol. *Dieu écrit droit avec des courbes* - proverbe portugais.

Le regard, c'est mon visage, muni de ma voix et laissant un écho sur les choses. Le haut regard est celui qui, par une concentration inverse, permet de reconstituer, avec ses traits épars, - un visage.

Si c'est pour retrouver le contact vivant avec le mystère initial ou pour remuer les problèmes, perdre de vue la solution peut être une pose utile.

Les deux yeux, prenant appui par le cerveau, produisent une seule *vue* ; associés à l'esprit - une seule voie ; alliés aux deux oreilles - une seule *vie* ; fusionnés avec l'âme - une seule *voix*.

Changer souvent d'*objets étendus* jusqu'aux horizons, garder le *projet* en *hauteur* immobile, c'est ainsi que se définit un *sujet profond*, hors commerce.

Le soi inconnu n'est pas quelque chose de *plus*, par rapport au soi connu, mais il est d'une autre substance, irréductible ni aux choses ni aux mots, n'admettant ni mesures ni sens.

Le soi inconnu n'est pas quelque chose de *plus*, par rapport au soi connu, mais il est d'une autre substance, irréductible ni aux choses ni aux mots, n'admettant ni mesures ni sens.

L'origine d'un nouveau langage : naît-il dans la fraîcheur ou l'étrangeté de la requête, de la réponse, du modèle ? Ce qui dévoilera un poète, un sage ou un philosophe.

Le cerveau complète l'œil et l'oreille, sans sortir de la platitude des images. C'est l'âme qui les interprète dans un langage à reliefs musicaux. On vit dans l'espace de l'esprit et dans le temps de l'âme.

Zarathoustra, avec *abstiens-toi*, prêche l'abdication dans l'acquiescement. Les prédicateurs prêchent l'obstination même dans le doute.

L'acquiescement noble n'est pas un apaisement silencieux, mais une inquiétude rythmée, mélodieuse et harmonieuse.

Pour comprendre, que je n'ai pas que les yeux pour voir, et que je n'ai pas que les oreilles pour entendre, - il suffit d'une larme, effaçant tous les soucis du monde, ou d'une mélodie, qui en couvre le bruit.

L'art du sage est de relever le bien dit des choses, sans toucher aux choses. Le sot n'en reprend que les choses.

Le sage sait qu'il ne sait qu'en disant - c'est pourquoi il ne peut pas dire ce qu'il sait déjà. Le sot ne sait pas ce qu'il dit - c'est pourquoi il ne dit que ce qu'il sait.

Tout passe, tout casse, tout lasse - en faussant (la perspective), en se gaussant (de vos lumières), en haussant (le regard).

L'allumage de chandelles peut être une offense à l'obscurité. Savoir la saluer, sans l'aide du feu ou des lunettes, est le privilège de ceux qui n'ont pas que les yeux pour voir.

Une révélation, ce n'est pas la descente sur terre d'une nouvelle clarté profonde, mais l'élévation au ciel d'une haute obscurité.

L'esprit lucide, à l'appétit fade, pêche, en eau transparente. L'âme indécise crie famine et se noie en eau trouble, gain du pêcheur, le mot.

Le hasard est un ordre, qui n'est pas encore formalisé, où demande trop d'efforts à efficacité trop réduite. Ou notre faculté de nous passer d'un ordre de formules et de nous adonner à un désordre d'images.

On ne peut pas voir à la fois l'arbre et sa forêt : les arbres uniques empêchent de voir la forêt commune et vice versa. Leurs accommodations s'excluent.

L'égale inquiétude – avoir l'esprit trop vague ou l'âme trop précise.

Le séjour rêvé est celui, où le tout cohabite avec son contraire. C'est pourquoi la réalité, avec l'arrogance de sa pensée unique et se moquant du rêve antinomique et indéfendable, m'est insupportable.

Mettre de la vie à la pensée, c'est l'envelopper de davantage de doutes ; mettre de la pensée à la vie, c'est la claquemurer dans des certitudes encore plus épaisses.

Ils expriment des choses presque diamétralement opposées, le sage et le sot, lorsqu'ils disent, qu'ils ne sont sûrs de rien. Le sot avoue son impuissance, le sage - sa force.

Ce n'est pas la luminosité contingente qui m'éclaire, mais le jeu multiplié d'une lumière incertaine sur mes facettes *réfléchissantes*.

La jeunesse : tout est évidence ; la maturité : tout est miracle. Le jeune n'a que les yeux pour voir, le mûr a déjà le regard.

Le geste latin : mettre dans l'ombre, pour les conserver, les choses claires et périssables. Le geste grec : mettre en lumière, pour les admirer, les choses obscures et immuables.

La conviction du sot : l'inconnu = l'incompris = le non encore connu. La conjecture du délicat : l'inconnu est union de l'incompris et de l'incompréhensible.

L'élargissement des incertitudes justifiées, le rehaussement des certitudes gratuites - même combat.

Face à la réalité, le doute du sot – l'absence de représentations ; le doute du sage – leur pluralité.

La mathématique, tout en exhibant une forme parfaitement articulée, se met volontiers au service des contenus fantomatiques. Mais elle ne sera jamais mercenaire de l'arbitraire ou milice du populaire.

Le propre du sentiment est d'être obscur et chaud. Que de méprises dans des tentatives de le rendre, où l'obscurité saute aux yeux, mais la chaleur ne parvient même pas jusqu'à la cervelle !

Ne surestime pas l'objet aléatoire, sur lequel tu surprends une lumière, qui ne l'est pas.

En promulguant l'absurdité du but, j'élève le moyen à la dignité de vrai but. Et celui-ci ne devrait jamais être absurde.

L'impossibilité de goûter de la pensée délayée, étalée. Ce qui ne peut pas se ramasser, se condenser en deux lignes est condamné à la clarté.

La pureté : le plus idéaliste des sens, la vue, débarrassée de sa facette matérialiste, devient regard ; le plus matérialiste, le toucher, libéré de sa fonction idéaliste, devient caresse.

Notre soi inconnu étant notre limite inaccessible, le soi connu devrait renoncer à tout achèvement et ne s'occuper que des commencements et des élans vers les limites, être un Ouvert.

Après un amour, qu'il soit fautif, irréel, angélique ou spectral, on accouche en vrai, et plus profond en est le secret, plus haute en sera la maternité.

Fidélité à l'inconnu, sacrifice du connu - quand c'est la même chose, on atteint et la sagesse et la noblesse. Les autres vivent de la fidélité au connu et du sacrifice de l'inconnu.

Réduits à l'homme, l'être heideggérien est mon soi inconnu, et son étant – mon soi connu ; et c'est Héraclite qui nous met d'accord : ce qui fait apparaître, c'est-à-dire la nature ou l'être, aime à se voiler.

Le primitif s'enorgueillit des objets visibles qu'il *veut posséder* ; le naïf se flatte des objets vus qu'il *doit maîtriser* ; l'intuitif s'enivre des objets invisibles qu'il *peut chanter*. Regarder, voir, rendre audible l'invisible.

Seuls les superficiels osent encore se cacher dans une réversible clarté ! La profondeur est peut-être dans la faculté de rester obscur, sans avoir besoin d'occultation.

Il y a une obscurité qui voile un esprit orgueilleux, cherchant à être hébergé chez les grands ; et il y a une obscurité qui dévoile une âme humble, voulant rester fidèle aux ténèbres qu'elle héberge.

Même le doute est réparti équitablement entre canailles et justes. Mais ce n'est pas la même région - très basse pour les premiers - qui en est frappée.

Le soi, c'est l'être et la liberté, et le moi, c'est l'étant et la solitude ; ce sont, peut-être, le soi inconnu qui t'inonde de lumière, et le soi connu qui n'émet que des ombres.

Les plus beaux instants de l'existence sont ceux, où la lumière semble inutile et futile, tandis que les ombres, par leur enchantement, résument toute la beauté du monde.

Notre patrie est peut-être la lumière, mais seul l'exil nous rend conscients de notre essence, qui est ombres.

Pour connaître son essence, il faut se quitter, ce qui est impossible. L'existence se constate, et l'essence s'invente. *Étant dedans, je le vois en existence, non en essence* - R.Barthes.

Les certitudes ou les incertitudes banales ne font que nous fixer dans la platitude. Les plus hautes certitudes, comme les plus hautes incertitudes, ont ceci en commun, qu'elles entretiennent notre vertige.

L'homme du labyrinthe cherche son Ariane, pour lui apporter une solution et une issue ; l'homme de l'arbre appelle son Eurydice, pour lui rappeler le mystère du regard et du commencement.

Pas de place au hasard, tout n'est que hasard, le hasard des choses et la loi du regard – les points de vue de la profondeur, de la platitude, de la hauteur.

Tant d'hommes cherchent à apporter de la lumière dans des ténèbres des autres ; je préfère celui, qui me donne l'envie d'éteindre toute lumière, pour m'enivrer de ses ombres.

De haute lutte, ils atteignent à la basse sérénité ; je m'agrippe à mon haut vertige, dû à mes basses résignations.

Se confirmer ou se renier, en continu, - deux inerties, qui empêchent de créer, cet acte qui est toujours sporadique, en pointillé, en rupture.

Ce qui berce : l'illusion d'une réalité ou le sentiment de réalité d'une illusion. Ce qui tient en éveil : se contenter de l'illusion des illusions, s'émerveiller de la réalité de la réalité.

La mathématique est rationnelle et nullement – réelle ; nos sens du beau et du bon sont bien réels et nullement – rationnels. Comment peut-on être hégélien ?

Avec le doute créateur grandit non pas l'incertitude, mais la faculté de bâtir de nouveaux modèles et, donc, de nouveaux langages.

Il faut façonner le doute de l'homme en artiste et la certitude des hommes - en comptable.

Les sujets les plus dignes de ma plume sont ceux, où le goût et la raison s'opposent, le manichéisme se méfie de l'objectivité.

L'une des plus grandes perplexités de la Création divine : qu'est-ce qui est plus originaire, la chose ou la fonction ? La lumière ou l'œil, la beauté ou l'âme, l'harmonie ou l'esprit, la bonté ou le cœur ?

Je fuis le Dit et le Fait, je poursuis le Dire et le Faire. Les premiers sont trop près des solutions, pour les mélanger aux mystères des seconds. *Je sais bien ce que fuis et non pas ce que cherche* - Montaigne.

L'âme n'a pas de secrets, elle peut avoir des mystères. Plus mon geste tente de les dévoiler, plus je doute de leur existence.

J'admirai autant d'aveuglements brillants, que je détestai de lucidités pâles.

L'Ego, le moi, le Je - celui qui cherche, celui qui se cherche, celui qui trouve - trois facettes pleines, se refermant sur un vide innommable.

Qui voit clair ? - celui qui arrête de creuser ou celui qui n'est plus porté par des ailes de l'amour, de la création ou du rêve. Bref – l'homme de la platitude. Celui qui aime s'égare et se perd.

Dès que je sais ce que je fais, je quitte l'art, l'éros et le rêve. C'est dans l'ignorance étoilée que naît la beauté, la caresse et l'émotion.

Pour les non-initiés, le sacré est un ombrageux secret, que seuls les initiés sachent déchiffrer. Pour les initiés, il est une pure lumière, que ne doit profaner aucune ombre.

Le scientifique explore le nécessaire, le philosophe narre le possible, le poète chante l'impossible.

Le travail suffit pour atteindre ou allumer une lumière ; pour animer des ombres il faut, en plus, du talent.

Ce qui peut être *clair et distinct* est commun à tous les *corps* célestes sans vie, soumis aux lois de la matière. Rien de définitivement clair dans le *vivant* terrestre ou le spirituel céleste.

Prôner le culte des commencements signifie, que se noyer est préférable à nager en tant que mode de création et même d'existence.

Seul un homme éclairé a le droit d'émettre des ombres personnelles. La lucidité de l'ignorance encourage l'émission de communes lumières.

Philosopher, ce n'est pas opposer une pensée rigoureuse à une vague doxa, mais savoir réduire, rigoureusement, toute pensée endormissante à l'état de doxa enthousiasmante.

On ne découvre pas le mystère impossible en suivant ses rêves ; c'est, au contraire, le rêve qui naît de la conscience du mystère bien réel.

L'imbécile voit Achille dépasser la tortue et se met à se moquer de Zénon. Le sage revit la perplexité de Zénon.

Le pessimisme : plonger dans les certitudes de plus en plus irréfutables ; l'optimisme : s'envoler vers les illusions de plus en plus indéfendables.

Voir, comprendre, sentir - lequel de ces verbes emploies-tu, pour décrire tes rapports avec le mystère ? Et je te dirai si tu es naïf, bête ou noble.

Quand j'entends les privés de regard geindre à propos des ténèbres qui seraient en train d'envelopper nos claires journées, je me sens solidaire de David : *La nuit me devient illumination*.

Je deviens nihiliste non pas parce que les fins manquent, mais parce que je reconnais leur insignifiance à côté des commencements que j'invente, des contraintes que j'érige et de l'élan qui en résulte.

L'univers n'a pas de points d'origine, et toute échelle n'est qu'une illusion de la perspective ou un aléa de thèse. Ce qui permet à chacun d'inventer impunément ses propres mesures.

Il n'y a pas, en nous, de points fixes, par rapport auxquels on puisse calculer. Nous sommes toujours sur une circonférence avec une origine, qui nous maintient tout en restant inaccessible.

Voir sans être vu - classique ; imposer la hauteur du regard - romantique. Au-dessus, peut-être, - rendre l'allégorie utopique, ne pas refuser à l'allusion de maintenir l'illusion.

Banalement, je tends vers la lumière, mais c'est pour mieux projeter mes propres ombres. Surtout, aux lieux, où il n'y aurait pas d'ombres des autres – aux Plus Déserts Lieux !

Je peux échafauder, comme tous les frimeurs, les premières des questions, mais je ne prouve ma personnalité qu'en inventant les dernières des réponses.

Pour briller en plein jour, il faut que mon âme sache créer de l'obscurité nocturne. Pour garder nuitamment la veille, il faut que mon esprit possède de la clarté diurne.

Les limites des choses ou de la vue font écarquiller les yeux ; aux limites du désir naît le regard.

La punition du trop d'ordre, c'est la robotisation ; quand on en connaît l'horreur, on accepte que, pour l'opinion publique, la *hubris*, le désordre, ne serait punie que par la *némésis*, la justice.

Aux deux extrémités du cogito, le soi connu *pense*, et le soi inconnu *est*.

Mon regard crée des ombres, il doit être haut et froid, il recrée les choses, dont ma lumière caresse la surface et ma chaleur pénètre la profondeur.

Le sage voit l'ordre du tout et se résigne au désordre de la partie. Le médiocre (et Leibniz !) voit le désordre de la partie, qu'il projette sur le tout (Leibniz y cherchera de l'ordre).

Le temps est un casse-tête plus coriace que l'espace, puisque celui-ci se découvre (*patet*) et celui-là se couvre (*latet*).

Face au mystère du monde, le scientifique lui trouve du sens profond et le poète – de la haute beauté. Quand on n'est ni l'un ni l'autre, on n'y perçoit que de la platitude, de la fadeur, sans sel ni sens.

Éliminer le banal, approfondir l'énigmatique – filtrer les faits, amplifier le rêve – l'audace de ne pas accepter l'acceptable, l'audace d'accepter l'inacceptable.

Écrire, c'est – qu'on le veuille ou pas – laisser des traces, ce qui dérange mon refus de copies ou d'imitation. Heureusement, les plus significatives de mes traces sont des traces de ce qui n'existe pas.

Le parcours du médiocre : la croyance, le doute, le savoir. Le parcours du sage : le savoir, le doute, la croyance.

Le feu obscur monte, et l'eau claire descend ; l'air de hauteur doit craindre la clarté et la terre de profondeur – l'obscurité, pour ne pas se trouver en platitude.

Ma conception du monde partait toujours de mon regard, mais celui-ci se fondait, successivement, sur les faits, les convictions, les doutes, les rêves.

Les yeux *lisent* l'horreur et l'absurdité du monde humain ; le regard *imprime* la beauté et l'harmonie du monde divin. Pourtant, c'est le même.

Ma chair mystique s'appelle soi inconnu ; ma chair éthico-esthétique s'appelle soi connu. De leur fusion doit naître le verbe d'artiste, ce qui est plus plausible, que l'Incarnation d'un Verbe stérile.

Le soi connu a ses racines – la représentation, le langage, la pensée ; le soi inconnu a sa canopée – le valoir (le talent), le devoir (l'éthique), le vouloir (la noblesse).

Dans ton écrit, te dire *sincère*, c'est reconnaître l'épuisement de tes dictionnaires ou des choses qui n'aient pas encore de nom – la routine mécanique. Le chien qui ronge un os en donne une image fidèle.

Ta noble espérance n'est possible que si tes yeux sont profondément fermés et ton regard – hautement ouvert.

Le seul prix du savoir est son acquisition, à l'aide d'un emprunt à la croyance, en monnaie, certes, inconvertible. *Ce qu'on croit fait tout le prix de ce qu'on sait* - A.Suarès. Irréfutable en monosyllabiques !

Le oui grandiose coïncide avec l'essence du monde ; pour que, sur ma toile, on en voie les couleurs et les images, j'y prépare le fond avec quelques non insignifiants.

Si un esprit, sans talent ni intelligence, dessine ses ombres, je n'en retire que … des ombres. Si une âme peint, avec talent, les siennes, je suis charmé par la sensation d'une haute lumière, qui les projette.

La sérénité des yeux ouverts, qui cherchent, aboutit à l'angoisse ; l'inquiétude des yeux fermés, qui trouvent, promet l'espérance.

Ta vie la plus intéressante consiste à écouter tes états d'âme, qui ne se réduisent ni à la présentation de tes actes ni à la représentation de tes pensées. Le mystère le plus stimulant pour la création est là.

Mes yeux évoluent beaucoup plus que mon regard. Avec mes yeux passagers d'adulte, je traduis mon regard d'enfant éternel.

Il est terrible de reconnaître, que là où il n'y a pas de vie, il n'y a que la Nécessité. Il est encore plus terrible d'admettre, que la Nécessité, un jour, tuera la Vie.

En mathématique, on part du défini ; en musique, on vise l'infini. En mathématique, on prouve ; en musique, on éprouve. En mathématique, on est universel ; en musique, on est individuel.

Pour celui qui ne vit que de ses commencements, la suite dans les idées est une chute.

Non seulement la manie de comprendre occulte souvent la joie de savoir, mais la manie de savoir étouffe le bonheur de rêver.

La caverne de Platon et le souterrain de Dostoïevsky nous apprennent la résignation ; le premier – devant les limites humaines, le second – devant les limites divines.

Tout, pour être vu, lu, entendu, a besoin de lumière. Ma propre lumière suffit, pour ma danse et mon rêve, mais on *peut marcher ou agir à la lumière d'autrui* - J.Joubert.

Les yeux subissent le flux d'images, tandis que le regard le filtre, en ne gardant que ce qu'il *veut* ou *doit* voir ; l'esprit l'amplifie en profondeur, et l'âme le transforme en figures.

Se connaître est peut-être reconnaître, qu'au-dessus de mon soi connu plane mon soi inconnu. Au-dessus de l'intelligence et du langage se cache la source du Bien et du Beau, qui inspire mais ne s'exprime pas.

Ce qui nous renseigne sur l'infini, ce n'est certainement pas la perspective ; le scientifique se contentera du concept de voisinage, et le poète – de l'élan qui l'y porte.

Dans la réflexion sur les faits, ce n'est pas l'absence de causes qui est intéressante et prometteuse, mais l'arbitraire individué de leur représentation.

Je vaux par le doute qui me rend fort et par les certitudes qui me font aimer certaines faiblesses. La sagesse, c'est-à-dire l'union du talent et du goût, consiste à voir la place du croire ou du savoir.

Rendre l'inconnu – connu = la preuve (interprétation interne) ; trouver la place du connu dans le réel = le sens (interprétation externe).

La mystique, discourant sur la réalité, ne peut être qu'une incantation charlatanesque ; la mystique, décorant le rêve, est la seule admissible dans l'art.

Le Bien humain est une lumière ; le Vrai universel, ce sont des objets, presque aléatoires, dont le Beau créateur arrange des ombres sur l'épiderme de notre conscience, avide de caresses.

Il y a toujours d'irréfutables raisons de désespérer et aucune bonne raison pour l'espérance. Pourtant, la sagesse de la vie consisterait à désespérer sans effet et espérer sans cause.

En philosophie, tous les *chemins vers la lumière* sont battus, ternes, décousus ; ce qui vaut, pour notre dynamisme et nos élans, c'est la recherche de l'origine de nos ombres.

L'âme, sans ombre, ne peut pas espérer ; l'esprit, sans lumière, ne peut pas désespérer. *Mon désespoir, dit l'Esprit, est encore lumière. Tandis que l'âme a cette chance de se lamenter dans ses ténèbres* - Valéry.

Mon soi inconnu communique avec l'ensemble de tous les possibles, hors du temps ; mon soi connu se réduit aux possibles réalisés, à la mémoire, donc au passé, au temps.

La mémoire rejoint davantage le rêve libre, que la réalité trop transparente Elle t'aidera à (ré)inventer ta vie parallèle, où les ombres te parleront de lumières éteintes.

Un constat : plus les thèmes d'un livre de philosophie sont vaseux, logorrhéiques et aléatoires, plus fréquent y est l'usage des mots : *précisément, exactement, justement, définitivement, démontrer*.

Heureusement, le meilleur séjour de l'esprit se situe dans l'invisible, où il reste encore tant de tours d'ivoire à peupler et à entretenir. L'image transparente et fixée doit choisir entre être ruine ou épave.

Les plumes sottes suivent les sentiers battus du nécessaire, pour aboutir dans un bazar de l'aléatoire ; les belles partent de l'arbitraire et finissent par bâtir du nécessaire.

Le discours, dépourvu d'inconnues, ne fait qu'exposer un sens ; celui, qui en contient, veut le recevoir. Toute la poésie est là. Et la bonne philosophie aussi.

Une vision nette et un regard bien bas ; une vision vague et un regard bien haut. Un robot, doué de vue ; un rêveur, doué de vie ; une bonne (ré)solution ou un bon mystère.

Savoir, sentir, rêver qu'on vit est plus qu'un plaisir (Aristote), ce sont trois mystères - de l'esprit, du cœur, de l'âme.

Signe d'intelligence : dans les problèmes fondamentaux être sûr des grandes incertitudes.

L'incertitude autorise le médiocre à divaguer dans des ramages, le pragmatique - à ne voir que le souci du fruit, le poète - à s'abandonner aux fleurs, et le philosophe - à reconstituer l'arbre tout entier.

Le mystère est une réalité du scientifique, un rêve du philosophe, une étoile du poète. *L'âme du poète est orientée vers le mystère* - A.Machado - *El alma del poeta se orienta hacia el misterio*.

Il faut que tu saches ce que j'écarte, pour apprécier ce que je préserve.

Pour les autres, je suis ce que je parais ; pour moi-même, je parais ce que je ne suis pas.

Il faut reconnaître que, dans la réalité, il y ait plus d'obscurités répugnantes que de nettetés agréables. Mais dans le domaine du rêve, il y a davantage d'obscurités enivrantes que de sobres nettetés.

Ah, s'il suffisait d'éteindre ma lampe, pour apprivoiser la chouette ! La plus belle obscurité naît de mes yeux fermés, prometteurs des ombres de l'âme, à la lumière de l'esprit.

L'esprit est la lumière de la connaissance ; le cœur est les ténèbres de l'inconnaissable ; l'âme est l'ombre ou l'étincelle (Maître Eckhart) qui cherche que l'esprit éclaire le cœur.

Le seul hasard qui sorte des lois de la matière, c'est la liberté du vivant. Mais, une fois séparé de l'influence du vivant, tout hasard se soumet aux lois.

Que le corps et l'âme soient séparés ou indissolublement liés, la mort pourrit le premier et éteint la seconde. Sans atomes vivants, pas de sensations vivantes.

Pour Socrate, une vie après la mort, est une claire réalité, et pour Jésus – un rêve éphémère ; le premier garde une sérénité admirable, comme admirable est l'angoisse du second.

L'apparence est ce qui obsède les rhapsodistes de formes, le rien est ce qui agite les absurdistes de fond. Inaptes de représentations et de logiques, ses outils qui se moquent de riens et d'apparences.

Pour être sincère (ou cachottier), il faut déjà se connaître ; c'est pourquoi la sincérité ou la dissimulation ont un tel prestige chez les imbéciles.

Un bilan mitigé : avoir échoué dans tout ce qui s'avéra secondaire, mais prometteur de lumières ; avoir brillamment réussi dans l'essentiel, ne s'exprimant, pourtant, que par des ombres.

L'apparence, c'est ce que produit ton esprit ; et le fond, c'est ce qu'éprouve ton âme. Cioran a l'apparence de maladie et le fond de santé, bien qu'il affirme exactement le contraire !

Plus on est inculte, plus de raisons on trouve de hurler au désespoir et de rester sourd au chant de l'espérance. Il faut plus d'inconscience, pour annoncer la fin du monde que pour en admirer les merveilles.

Il faut distinguer les illusions qui fourvoient notre esprit et les illusions qui nourrissent notre âme. Elles ne sont que très rarement les mêmes.

Depuis que je me suis laissé ensorceler par des illusions, les certitudes et les doutes perdirent tout leur prestige.

Plus tu cherches à approfondir une idée, plus tu gagnes en clarté et plus tu perds en qualité de tes ombres. Mais l'idée, hissée à une juste hauteur, devient, elle-même, une belle ombre.

Aux certitudes en profondeur, promises à la platitude finale, je préfère les apparences en hauteur, prometteuses de commencements personnels.

Approfondir le rêve et divaguer dans le réel ? - il faut y inverser les cibles.

Tout croire ou ne croire en rien – deux niaiseries du même acabit ou, plus précisément, une bêtise et une bêtise au carré, car s'appuyer sur un doute n'aide jamais à s'élancer vers le rêve.

Ils écrivent comme s'ils étaient sur un forum, où chacun exhibe ses blafardes lumières, pour être vu ; j'écris dans une caverne, où je ne fais que jouer avec mes ombres, mes ténèbres, invisibles aux autres.

L'ouverture d'esprit – accepter tout ce qui est proche de tes yeux ; l'ouverture d'âme – ne t'attacher qu'au lointain, être un Ouvert.

Tes idées sont presque toujours communes à un clan ou à une époque, mais tes rêves ne sont presque jamais partageables. C'est pourquoi il faut tenir davantage à tes états d'âme qu'à tes états de service.

Une incompatibilité totale entre la vie et le rêve ; la première remplit l'espace et le temps, le second est atemporel et atopique.

Le scepticisme est un manque de sensibilité ou d'imagination ou d'humilité. Leur débordement, provoqué par un soi inconnu, s'appelle nihilisme, créatif et narcissique.

Dans la composition et l'évolution de la matière il y a des lois proprement sidérantes ; et la vraie question métaphysique est : pourquoi y a-t-il l'ordre plutôt que le désordre ?

Le rêve – volonté sans objet palpable ou intelligible.

Il vaut mieux vibrer, tout seul, dans la hauteur du vague que de s'aplatir avec les autres dans la profondeur du clair.

C'est dans l'ombre qu'on est le plus tenté d'être soi-même. Éclairer, c'est rendre petit.

Pour le sot, les apparences sont l'essence, d'après laquelle il juge. Pour le sage, l'essence est dans l'apparence. Le premier croit en perfection de la chose, le second bénit l'imperfection de son image.

Dans l'abondance de clarté s'allongent des parenthèses et des points de suspension.

Un rêveur : celui chez qui ce qui aurait pu être tient plus de place que ce qui est ou fut.

Il y a tant de choses lumineuses qui m'attristent, et tant d'images ténébreuses qui me mettent en extase. Pourtant tout beau rêve est mélancolique, tout réel est un mystère inépuisable.

Les yeux percent la solution, la tête évalue le problème, l'âme caresse le mystère. Dégrader le mystère incompréhensible en problème lisible ou en solution visible, c'est le profaner.

Le mystère est beau, comme le problème est vrai et la solution - bonne ; en vivre l'éternel retour est le privilège du sage, c'est-à-dire - du poète.

La naissance d'une question est un mystère, sa formulation est un problème, sa réponse est une solution. Si l'on s'attarde dans une seule de ces trois sphères, on manquera de deux de ces facettes.

L'image d'un homme : quand il est près de moi, mes yeux lui donnent sa mesure ; quand il est loin, mon regard lui donne sa démesure. C'est pourquoi, pour bien voir l'homme, je m'en éloigne.

Toute lumière vient de la profondeur, donc du bas ; la hauteur est faite pour recevoir nos ombres.

On ne sait que ce qu'on sait *prouver* (et non pas *faire*, comme le pense Valéry). Savoir n'est pas produire par un acte réel, mais unifier des arbres abstraits – le représentatif et l'interprétatif.

Mon soi connu assume mes idées ; mon soi inconnu assume mon être. Parménide : *Le soi, c'est de penser, de même que d'être* - veut les fusionner, ce qui est impossible.

Sur certains visages je ne lis qu'une lumière ; sur les autres – que des ombres. Je peux respecter les premiers, mais je ne peux aimer que les seconds.

Rêver, c'est se réfugier dans les ombres, n'avoir besoin d'aucune lumière, même pas de clair de lune.

Ce qui devrait pousser au suicide n'est pas le désespoir inéluctable dans la réalité, mais l'espérance éteinte dans le rêve.

La lumière (presque toujours commune) n'aura jamais la puissance et l'originalité des ombres ; les mots sont des ombres, et les idées – des lumières à fonction instrumentale auxiliaire.

Les yeux creusent et formulent l'Être ; le regard s'élève et forme le Devenir.

La démarche mathématique part non pas du sensible, mais de l'intelligible, ce qui produit un royaume de vérités idéelles mais objectives ; le sensible du réel, miraculeusement, s'y plie.

Tout vrai art est sacré. Quand la *Vérité* s'en mêle, elle réduit toute foi en superstition.

Ce qu'on appelle *présentisme* est, évidemment, un enracinement dans le passé récent ; les espérances, qu'on veut voir accomplies, se vouent au futur proche. Le présent, pour ainsi dire, n'existe même pas.

Il faut avoir assez de nuit en toi-même, pour que, les yeux fermés, ton regard distingue ton étoile. Ne va pas au-delà de l'aurore, pour ne pas dissiper le rêve de cette nuit.

L'espoir – se nourrir du possible ; l'espérance – entretenir la soif de l'impossible.

Non que je cultive l'inachevé, mais que je reconnais que mes commencements, dans leur intensité, sont inachevables.

Pour le médiocre, l'ordre appartient au grand et le chaos – au petit ; l'homme subtil voit le chaos dans le grand et l'ordre – dans le petit.

Ce qui, dans ses origines ou dans ses effets, se passe du pourquoi relève d'une espèce de folie – la beauté, l'amour, la musique.

Si la sagesse est la mémorisation des faits, Aristote a raison : *Le doute est le commencement de la sagesse*. Pour moi, le doute est la fin de nos chimères salutaires.

Dans nos rêves, élans et passions nous croyons plus que nous ne sachions ; le pire des doutes est celui qui veuille substituer la certitude à la croyance.

Traitées avec discernement, les certitudes deviennent muses à entretenir ou maîtresses à chatouiller. Sois dogmatique en couloirs et sophiste en boudoir.

La beauté complète naît de la tension entre la profondeur du connu et la hauteur de l'inconnu ou, mieux, - de l'inconnaissable. Le doute a autant de chances d'être beau que la certitude - d'être laide.

Il faut s'appuyer sur le connu, pour mieux tendre vers l'inconnu. Avancer vers la hauteur de l'avenir inconnu à reculons, en scrutant l'étendue du passé connu.

L'arbitraire est bêtise, si tu le fais passer pour universel ; il est légitime, si tu y affirmes ton goût insoumis ou tes états d'âme innommables.

La croyance la plus haute est formulée par un esprit, en bout de course vers l'origine du savoir. Le savoir le plus profond est adoubé par une âme, bouleversée par l'harmonie divine du monde.

L'universel est sans *comment* ; le sacré est sans *pourquoi* ; le noble est sans *où* et *quand* ; le banal est sans *qui* et sans *au nom de quoi*.

Pour un esprit géométrique il n'y a rien d'indéfinissable ; l'esprit poétique s'en nourrit, le défini n'ayant pour lui aucun goût.

Comprendre, c'est justifier ; la vie est sa propre justification. Moins je chercherai de l'esprit et plus je soignerai la lettre, - plus vivant sera mon mot. Vivre, c'est (me) douter du bien et palpiter du beau.

Paradoxe à accepter : vouer le sérieux (et l'indifférence) à ce qui se réduit aux actes responsables et à la clarté définitive ; réserver l'ironie (et l'élan) à ce qui est grand ou noble, mais entaché d'inexistence.

Méditer – chercher à atteindre des dernières limites d'un savoir problématique, là où commence un croire mystique, là où le langage commence à se détacher de la représentation et en prend la relève.

L'intensité, tu dois la partager entre le rêve et la vie. Ton soi connu doit être emporté par l'intensité de la vie ; ton soi inconnu doit créer l'intensité du rêve.

Le soi connu est l'outil et l'œuvre, le soi inconnu est la fonction et le style.

Le plus sûr moyen de perdre son propre regard est de se voir au lieu de se rêver.

Si tu cherches, en dehors, une lumière – doute des autres. Si tu te trouves dans les ombres – crois en toi.

Peu importe si les autres te connurent ou pas. *Sommes-nous à jamais condamnés à nous ignorer ?* - Voltaire – il faudrait y préférer l'ignorance étoilée à la connaissance étiolée.

Toute communication avec la réalité passe à travers une représentation de celle-ci ; de la réalité, ta conscience garde des sensations, et de la représentation – des images, des idées, du sens.

Table des Matières

Introduction I

Les Proximités **3**

L'Ironie **29**

L'Amour **89**

Le Doute **117**

Quatrième de couverture 166

La négation bruyante remplit les livres modernes, tandis que l'ironie, qui fut à l'origine de toutes les grandes littératures européennes, disparaît. Pourtant, c'est bien dans l'ironie que se rencontrent la force de mes défis et la faiblesse de leur accomplissement.

www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/52_Vou.pdf